

J. Végey

Illustration des chapitres :

Liu Tong 刘彤

Contes à dormir canins

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

Immeuble Le Cargo,
157 boulevard Mac Donald – 75019 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50
Mail : client@edilivre.com
www.edilivre.com



Imprimé en France
Texte intégral

Dépôt légal.
© Edilivre, juillet 2022

ISBN papier : 978-2-414-58576-2

Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*“Vous ne devez pas trainer le
souvenir de l’Homme comme un
boulet”*

Demain les Chiens,
Clifford D. Simak

Un petit livre qui est presque le fruit du hasard. L'auteur avait prévu de se lancer dans une grande entreprise, une sorte de fresque recensant sur un demi-millier de chapitres le bouillonnement de l'existence. Le plan échafaudé, la recherche iconographique complétée, je me voyais parti pour au moins deux ans de besogne.

Au dernier moment, je ne me suis pas senti de descendre dès maintenant dans une telle carrière. Au lieu, j'ai choisi de faire dans le plus court et le plus léger, avec un opuscule mettant en avant les cinq chiens qui m'auront accompagné au long de plus de soixante-dix années.

Linda, Yksi, Ning-Ning, Lyetta, Ulysse. Cinq compagnons, chacune et chacun avec ses traits propres au physique comme au mental, ses origines, ses errances, ses joies et ses souffrances.

Au long de l'écriture, bien des souvenirs sont ressurgis, avec pour chaque chien une vie constellée d'anecdotes sous de multiples cieux.

Certes, rien ne dit que les détails relatés pour l'une ou l'autre correspondent à ce que yel aurait souhaité faire passer comme message. L'auteur est comme le traducteur : il trahit forcément ses personnages.

Mais dans l'ensemble, et pour ce qu'il m'en souvient, les Vies d'Ulysse, Lyetta, Ning-Ning, Yksi et Linda me semblent assez fidèles à ce que les humains en auront perçu, avec la touche canine qui sonne juste.

Ce livre peut être mis entre toutes les mains. Il fera, je l'espère, sourire le lecteur après l'avoir rendu mélancolique de ce qu'il a vécu, ou ce qu'il imagine.

Un tendre merci à Liu Tong 刘彤 AKA Lapin pour de superbes frontispices donnant truffe et réalité aux Vies des Cinq Canins.

J. Végey, août 2022.

Sommaire

LINDA.....	11
YKSI.....	45
NING-NING	79
LYETTA	109
ULYSSE	141



LINDA

Petit garçon, culottes courtes. Petite fille, quenottes encore intactes. Maman foyer, papa rugueux. Escalier A, huitième étage, habitation à loyer modéré du boulevard Saint-Jacques, Paris quatorzième arrondissement.

Tout ronronne dans les quatre pièces dont mon père acquitte scrupuleusement le surloyer depuis deux, trois années. L'époque, on venait de basculer dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, n'est sans doute pas aux revendications familiales. En tous cas, ni ma sœur, ni moi qui entre en primaire sans être passé par la case maternelle n'envisagions de revendiquer. La menace brandie par notre mère des foudres paternelles qui s'abattraient au moindre écart de conduite domestique suffisait à avorter toute velléité rebelle, à supposer que l'idée même nous en eût effleurés.

Le grand chambardement printanier de ce samedi tantôt ne répondait donc pas à d'insistantes exigences enfantines. Tout avait commencé comme à l'accoutumée. Déjeuner tardif, sortie familiale à la découverte du Paris du voisinage. C'était au hasard des humeurs adultes le parc Montsouris, les bouquinistes des quais de Seine, les jardins du Luxembourg, ceux des Plantes ou la grande artère qui unit le Lion de Denfert à l'église d'Alésia, un monde de chalands incroyablement dense à nos demi-portions.

Ce jour-là, ayant traversé de guingois le boulevard par dessous les rames en centre voie du métro aérien, à égale distance des feux rouges marquant, pour les rares voitures de l'époque, les stations Glacière et Saint-Jacques, nous empruntons la rue Dareau, obscur maire de Montrouge sous le second Empire, pour ce qui pourrait être l'itinéraire aboutissant au stade Charléty, au baiser de Prévert voire aux étals de la rue Daguerre.

La trotte fut plus courte. À peine abordée la rue de la Tombe Issoire après avoir croisé l'avenue du Parc Montsouris (elle ne pouvait alors s'appeler René-

Coty), mon père agglutine notre troupe devant la vitrine du numéro 56. Le Dog Club. Il avait décidé qu'une compagnie canine ferait le plus grand bien pour turbuler un peu l'attelage trop sage que je formais avec ma sœur.

C'est ainsi que Linda se joignit à nos jeunes existences.

Je n'ai jamais vraiment su ce qui avait motivé la décision paternelle. L'exemple, peut-être, de sa puinée, avec qui les exactions algériennes du beau-frère tortionnaire ne l'avaient pas encore irrémédiablement brouillé. Galuche, leur caniche royal, est une crème. Je me souviens encore des chevauchées auxquelles il se prêtait, califourchon, oreilles empoignées de mes deux mains dans le long couloir de l'appartement grand-paternel de Bédarieux.

Linda est brune aussi, d'un plus petit gabarit, on la dit caniche moyen. Son nom l'indique, elle est aussi fille que fine. Linda, c'est Jolie en espagnol. Plus seyant et moins ambigu que Galuche, une appellation qui renvoie aux galons du militaire, à la rocaïlle des vigneronns de Loire ou au galop d'un cheval espagnol.

Un nom aussi qui fixe la date de l'événement : nous étions forcément en 1955, année des L. Tout anarchiste qu'il se prétendît, mon père ne badinait pas avec les règles de la bienséance. Sous sa férule, un animal devait arborer l'initiale attribuée à son millésime par les instances compétentes.

Linda comme nouvel hôte de notre HLM de complaisance, chacune des parties doit tout apprendre pour mieux cohabiter. Tout, c'est tout. Un chien à peine sevré, des maitres ignorants du quoi faire et comment – je ne parle pas là de la petite classe, mais des adultes – cela ne pouvait que patauger un peu.

Patauger, le mot qui convient à l'éveil d'une première nuit.

Mon père ramenait chaque soir, en bon journaliste, un exemplaire de plusieurs quotidiens d'une presse encore prolixie dans ce qui demeurait l'après-guerre. Dès sa première nuit, Linda eut donc droit pour s'épancher dans la cuisine à un carrelage tapissé de morasses sur deux épaisseurs.

Était-ce le confort de ces étendues offertes, le doux parfum des encres d'imprimerie, les débordements d'une

vessie restreinte ou l'absence d'interdit faute de savoir prescrire ?

Tous les matins, dès le premier, pages de journal imbibées aux quatre coins, il fallut rouler en boule ces couches encore humides, les presser jusqu'à leur donner la forme d'une sphère assez compacte pour l'enfourner au vide-ordures sans risquer qu'un dépliement fortuit lors de la dégringolade vers les poubelles n'obstrue le dévaloir collectif. Cela dura aussi longtemps que l'animal qui jamais ne put ou ne voulut se départir du confort de se soulager à sa guise nocturne sur les journaux de la cuisine

Premier souvenir de Linda, celui de mains pétrissant de la pâte d'urée, avec l'odeur prégnante qui précédait celle du bol de café-au-lait au petit déjeuner.

Les devoirs enfantins ne se limitaient pas au pisse-pot canin.

Il nous écheyait également de promener l'animal autant que de loisir. Notre tour, c'était le midi – pas de cantine, nous habitions tout près de l'école et plus tard du collège/lycée – et la fin d'après-midi. Le lieu, la pelouse juste devant la porte de l'immeuble. Linda nous y hâlait dans

l'urgence des besoins à faire. Elle n'était sans doute pas le seul chien de notre descente d'escalier. Comment autrement expliquer que l'engazonnement élégant et dru tout autour des bâtiments d'habitation demeure désespérément glabre juste en face de l'entrée, lieu systématique de corrosion par accroupissement systématique ?

Le chien soulagé, nous le trainions autant qu'il nous tirait par le vaste trottoir qui séparait l'enceinte des immeubles des voies de circulation du boulevard. Convaincre l'animal de se plier à la marche en laisse n'avait pas été mince affaire.

Ce dressage fut mené à bien par mon père, qui du fait de ses horaires et de la domination patriarcale s'était autrement exempté de corvées canines.

Ma mère avait cessé à cette époque de travailler hors du foyer. Elle complétait donc la dose de promenades, nourrissait la bestiole des reliefs de nos repas et s'efforçait de faire régner un ordre précaire entre les trois diables de sa maisonnée.

Car bien sur deux enfant et un chien en bas âge cela court à tout va, cela crie autant

que cela n'aboie et cela cavale de partout, autour comme sous les meubles. Linda, par sa présence joyeuse de vivacité gambadière et jappante, nous avait tout soudain affranchis d'une petite enfance exagérément calme, respectueuse des codes de bonne conduite.

Second objet mémorable après les pages humides du matin, le martinet. Un bel outil à manche de bois d'une vingtaine de centimètres prolongé de sept lanières en cuir brut de semblable longueur. Redoutable arme de dissuasion quand elle sifflait et s'abattait, sur les doigts ou le postérieur lors d'incartades abusives, il y en avait de nombreuses.

Ma sœur ni moi n'avions trouvé de parade à la collecte humide des urines du matin. Par contre, pour le martinet, nous n'avons manqué ni d'audace, ni d'imagination.

Objet caché, objet jeté par erreur, lanières de cuir données en pâture aux canines de Linda qui devaient s'aiguiser... Le marchand de couleurs du rez-de-chaussée, fournisseur officiel des pères fouettards domestiques, se fit du chiffre grâce à notre ingéniosité destructrice -

jusqu'à ce que la guerre devînt lasse ou que nous nous fûmes assagis, exit le martinet.

Pour Linda, la vie parisienne ne se limitait pas aux quatre coins d'un tapis journal ou aux abords d'un bloc HLM. Son gabarit somme toute modéré – moins d'un demi-mètre au garrot pour une douzaine de kilogrammes – la rendait apte à tous les transbordements. Elle se trouvait d'autant plus de sortie que, dès ses premiers vagissements, elle avait su manifester, par des hurlements aussi vigoureux que constants, son allergie profonde à rester seule entre des murs.

Surloyer ou pas, il était alors attendu des locataires en collectif un respect des règles élémentaires du vivre ensemble. Le concierge gardien, attiré par des hululements dont nul dans notre escalier ne perdait une miette, nous fit comprendre que la tolérance collective pour les animaux de compagnie s'arrêtait aux confins de leur charivari. En d'autres termes, si nous voulions continuer d'héberger un caniche, il fallait que cet hôte se tînt coi.

La plainte ne pouvait s'éviter qu'en déplaçant la source. En bons Parisiens,

nous étions à la fois tributaires et fidèles de la RATP. Cette dernière consentait à véhiculer sans supplément les animaux domestiques de taille raisonnable – le raisonnable étant défini par la capacité à se faire discret au sein d’une enveloppe dont ne devait dépasser queue ni truffe ni pattes.

Il y eut donc acquisition d’un sac idoine pour y loger la bête. Celle-là s’y glissait d’autant plus volontiers que l’association cabas-sortie fut rapidement établie. Il suffisait de poser à terre le bagage dézippé, les anses bien écartées pour ne pas entraver le monter à bord. Aussitôt, Linda se lovait, aplatie de son mieux pour que les crans de la fermeture éclair ne viennent pas happer poils ou peau lors de leur remontée.

Le sac restait maniable, assez grand tout de même pour que, les rares cas où le caniche s’allongeait en sens contraire de la crémaillère, les mains expertes de ma mère puissent le retourner de l’intérieur, une présentation par le siège ne permettant pas de remonter la fermeture comme l’exigeaient des contrôleurs parfois sourcilleux.

Pour la plupart cependant ils étaient tolérants au museau qui pointait, les yeux parcourant autour des barres la forêt de mollets parcourant la ligne 6 du métropolitain, de Glacière à Nation. Cette tolérance était encore mieux venue lors des entrées en station ou des correspondances. Pas de roulette au sac, les volées de marche ou les enfilades de couloirs pesaient lourd aux bras de ma mère qu'enfants trotinant à peine nous ne pouvions guère aider.

Les regards détournés des préposés permettaient heureusement de désaquer Linda, le temps de rejoindre le quai ou la bouche en sortie, vite elle se renfourrait si un contrôle se présentait, mais c'était si rare que le jeu des pattes dégourdis en valait la chandelle.

Dubo - Dubon - Dubonnet, nous transhumions au rythme des publicités pour rejoindre, presque chaque jeudi tantôt - à cette époque le mercredi n'était pas encore de mise - le logement des grands parents. Linda s'y ocooulait sur un lit propre par son moelleux à lui faire oublier tous les désagréments d'un enfermement Bienvenüe, attendant la fin

d'après-midi et le retour des travailleurs pour tâter dans l'autre sens des mêmes secousses, freinages brinquebalants.

S'il faisait beau il y avait square, sinon visite de voisinage, chez la tante Amélie œuvrant à domicile, la famille Bouyer des pompiers de Paris ou Yvette ma marraine laïque, basketteuse de poche et accordéoniste.

Comme les hululements n'étaient pas mieux tolérés rue de Buzenval que boulevard Saint Jacques, Linda nous accompagnait dans tous nos tours et détours, débauche d'énergie qui au soir tombé lui faisait retrouver avec délectation son panier pattes en rond – sommeil immédiat et réparateur, jusqu'à ce que, comme chaque nuit, la vessie lui commande d'aller inonder les Unes étalées de Lazareff, Smadja ou Beuve-Méry¹.

Il était dans Paris d'autres transhumances, moins fréquentes et moins agréables. Deux ou trois fois l'an, il me revenait d'amener Linda chez le coiffeur, sis dans la même boutique d'où

¹ Patrons de presse dans les années 60 du XX^{ème} siècle

elle fut acquise, à quelques encablures du boulevard Saint Jacques.

Immuablement un jeudi tantôt, début d'après-midi, la marche au rendez-vous débutait toujours dans l'allégresse d'une promenade inattendue. La chienne jappait de plaisir au seul vu de sa laisse, le moignon caudal fièrement dressé elle nous traversait allègrement les deux fois trois voies de circulation et l'esplanade surplombée du métro aérien. Un coup de nez par ci, un pissou par là, un frémissement de passage au croiser d'un collègue...

Les choses se gâtaient souvent dès le boulevard franchi. Les premières fois, cependant, nous pouvions cheminer tranquillement presque jusqu'aux allées du parc Montsouris, avant que la réticence, la résistance, la révolte ne submergent l'animal. Puis, trimestre après trimestre, la mémoire se forgeant, ce fut le franchissement même du boulevard qui déclenchait la panique chez celle refusant d'aller gaiement à la torture pomponnière.

Il me fallait tirer sur des centaines de mètres un caniche préférant au supplice promis l'étranglement d'un collier trop serré – autrement Linda s'arcboutait si

bien qu'elle s'extrait du lien pour se réfugier sous la première voiture, havre parqué dont l'extraction demandait des trésors de patience, carotte et bâton.

Certaines fois, notre progression ne pouvait reprendre que si je la portais, tant le refus était fort et les tensions extrêmes. J'en finis, le temps m'ayant octroyé quelque force et un peu de jugeote, par me munir du sac de promenade pour éviter l'humiliation du conducteur de tombereau – il y avait toujours un passant pour sentencieusement hocher une tête réprobatrice à l'évidente maltraitance subie par un si joli caniche – et c'est vrai que Linda était bien jolie sous toutes ses bouclettes.

Notre itinéraire connaissait alors un léger détour. Pour éviter les pleurs et les geindre, je faisais semblant de nous diriger vers la station Glacière, ouvrais le sac au pied des marches d'entrée. Le chien enjambait les poignées en habitué du rail, se livrait couché à la fermeture éclair.

Quand, par mon changement de cap, Linda se rendait compte de la trahison, il était trop tard pour échapper au leurre. Je pouvais donc mener à bien ma sinistre

besogne, et livrer ma compagne hurlante et frémissante aux mains expertes de sa coiffeuse. Je ne m'attardais pas dans la boutique – juste assez pour constater la propreté et le calme de lieux fleurant bon les crèmes, onguents, shampoings et poudres.

Bref, je ne comprenais pas la panique animale, d'autant que le soir venu, pour la récupérer, je la trouvais toute fière de sa coupe zazou – le dos ras, les pattes moins, pompon à la queue et toupet sur le crâne, c'était à la mode pour les demoiselles caniche, les messieurs se déguisaient en lion au poitrail tout velu –, frétilant sans hâte excessive à s'extraire de ce qu'elle m'avait fait prendre pour une salle des tortures quelques heures auparavant.

Les raisons de la révolte, je les pressentis un soir où, sur la voie du retour, je me rendis compte des écorchures que Linda cicatrisait sur son dos nu. La coupe rase devait se faire à dents longues, et cela raclait sans doute autant que ça ne taillait au moment des finitions. Le caniche regimbait à faire l'écorchée, dont acte. Je pris sur moi, la fois d'après, de suggérer « pas trop court » à la figarete.

Ma consigne fut respectée et je sus expliquer à ma mère que le bien-être animal valait bien quelques millimètres de capillarité. Malgré cet adoucissement, la résistance au coiffage persistait. J'en compris la raison un soir où mon retour pour récupérer la pomponnée s'effectua avant la fin du traitement.

Il y avait eu retard, pour des raisons qui ne s'expliquèrent pas. Par une porte restée entre-ouverte, je pus voir Linda suspendue dans des fers aux maillons plus gros que ses pattes, accrochés au plafond pour la maintenir à hauteur de tondeuse, flottant en somme dans l'air à la merci des couteaux ravageurs.

Je l'imaginai ainsi entravée depuis des heures à attendre qu'on la pèle. Ce soir là – je devais aller sur mes treize ans et savais faire valoir mes opinions – j'informai ma mère qu'il ne fallait plus compter sur moi pour les séances de tonte périodique. Je ne fournis pas les vraies raisons de ma désaffection – alors déjà je ne me ressentais guère de discussions oiseuses sur la réalité de ce que j'avais vu et les nombreuses contraintes de la noble profession de toiletteur pour chien.

J'excipai simplement d'un emploi du temps trop chargé avec les contraintes de l'athlétisme et de la natation dont mon père m'imposait les séances – mens sana in corpore sano.

Dès lors, Linda fut dispensée de coiffeur. Nous fîmes l'acquisition d'une tondeuse et de ciseaux-peignes qui ne servirent guère, coiffeur c'est un métier. Le caniche renonça à la coupe zazou, ne s'en porta pas plus mal, et se plut le reste de son âge à boucler tout son saoul.

Les trottoirs parisiens n'étaient évidemment pas le seul substrat aux excursions canines.

Notre première voiture – une dauphine bleue, immatriculée FL75, moteur arrière, nez allongé sur un coffre spacieux. Il fallait parfois la démarrer à la manivelle, mais elle représentait le summum de la réussite sociale dans ce Paris des années encore cinquante où la circulation ne bloquait pas les rues – surgit dans notre vie comme Linda rejoignait le foyer.

Le chien fut donc l'inséparable compagnon de route pour tous nos déplacements automobiles. Parfois discrète, coite entre deux banquettes

lorsque l'arrière hébergeait davantage de passagers que ma sœur et moi, parfois exubérante, aboyant sur commande au long de troupeaux de vache, les pattes fièrement ancrées sur la plage arrière qu'elle partageait avec le poste à transistors, les autoradios étaient alors quasiment inconnus.

Pour simplifier, nos trajets motorisés étaient hebdomadaires ou estivaux.

Chaque dimanche ou presque, direction forêt de Fontainebleau, bol d'air et exercices physiques pour toute la famille.

Le chien, s'il m'en souvient, montrait plus d'efficacité et d'enthousiasme que nous, enfants ou mère. Le père coachait mais ne pratiquait pas l'escalade des rochers qui parsemaient les bois. Linda arrivait bonne première en haut des cailloux les plus pentus, empruntant il est vrai à l'occasion des voies indirectes que la pratique technique du crocher et du surplomb faisait dédaigner aux grimpeurs en devenir.

Une fois rendue, après avoir lapé la demi-flaque d'eau qui ornait le sommet, ventre au grès elle nous regardait progresser lentement pour la rejoindre,

radieux et flageolants. Linda nous accueillait en frétilant la bienvenue, pour aussitôt se ruer en bas du monticule que nous venions de conquérir, nous aboyant au ciel une invite à la rejoindre pour de nouvelles aventures.

Outre les dénivelés, Linda participait avec cœur à tous nos jeux et déplacements à l'horizontale, lancer de ballon, tirer de corde, arpentage des nids à chanterelle. Autant dire qu'elle se manifestait moins au retour qu'à l'aller, profitant des embouteillages pour n'ouvrir un œil qu'une fois franchie la poterne des Peupliers.

A peine la voiture garée qu'elle se précipitait vers l'ascenseur. Hâte de récupérer en repas les calories brûlées, et de se défouler d'un trop long trajet à grands coups de museau sur la carapace de Fifine, la tortue avec laquelle elle partageait le privilège de souiller le parquet.

Pour les vacances d'été, la transhumance était autrement plus longue.

Nous partions dès potron-minet un des derniers jours de juin. Il y avait très

précisément selon les cartes bibendum 732 kilomètres avant de rejoindre à l'étape l'appartement bédaricien que mon grand-père paternel partageait avec sa sœur, l'un veuf de bonne heure, l'autre éternelle célibataire, chacun déconjugalisé par une guerre mondiale.

A cette époque, sans autoroute passé Orly, avec le Massif central à franchir, il fallait pauses comprises dans les treize à quatorze heures pour l'ensemble du trajet, ponctué de haltes rituelles : petit déjeuner à Nevers, déjeuner à Saint Pourçain sur Sioule, micro-sieste sur les bords de l'Allier, rafraîchissements à Millau.

Ceci pour l'aller. Le retour fin août, début septembre était balisé d'autres fanions. Une seconde escale à Bedarieux était inutile, mon grand-père résidant encore alors dans ses quartiers d'été du Boulou. Cela allongeait la distance à parcourir en un jour, près de mille kilomètres. Pas d'impératif horaire d'arrivée cependant, nous nous rapatriions un samedi pour ménager une soupape dominicale avant reprise du collier. D'où moins de rigueur dans les pauses, l'on s'arrêtait là où les adultes le

sentaient, Narbonne, Béziers, Riom, Montluçon, Bourges ...

Pas question de lambiner cependant ou de tolérer des retards imprévisibles. En cas de mal des transports, pas de pitié. Aller ou retour, notre mère était équipée au cas où de sacs plastiques que nous remplissions proprement avant qu'ils ne soient éjectés par une vitre, en prenant soin de ne pas risquer de rabattage par rafale.

A chaque stop, Linda était la première à vouloir se dégourdir les pattes. Son enthousiasme gambadeur lui valut d'ailleurs quelques mésaventures, cocasses ou stressantes.

Il y eut cette fois où, presque rendus à la capitale, il était encore tôt, l'idée vint à mon père de nous historiciser le long du grand canal aux châteaux des Adieux (je cabotine – il s'agit, bien évidemment, de Fontainebleau). L'été avait été chaud, l'eau s'était rabougrie sous un tapis de lentilles.

L'odeur devait attirer, l'aspect être engageant. Y eut-il envolée provocatrice d'un quelconque gibier ? Toujours est-il que notre caniche tout soudain interrompit sa flânerie truffe au vent au long de l'allée gravillonneuse pour se ruer

sur tapis vert à la poursuite d'on ne sait quelle chimère.

Les barbets n'ont pas les pattes palmées. Le miracle de l'aquigradation n'eut pas lieu. Ce fut un joli plouf le chien, pas de mal et guère de peur, à peine une vexation d'amour propre pour Linda dont le secouement vigoureux ne suffit pas cependant à évacuer les senteurs putrides du marais bellifontain. Nous finîmes le trajet vitres ouvertes, encore heureux qu'il ait fait beau ...

Le caniche est un chien d'eau, c'est d'ailleurs ainsi qu'on le nomme en espagnol, « perro de agua ». Le second incident de parcours qui me vient en mémoire est donc lui aussi aquatique.

Nous sommes cette fois encore l'après-midi, direction nord-sud, un coin tranquille des gorges de l'Allier, halte au bord de ce qui est encore, en ce début d'estive, un vrai torrent de montagne.

Étirements, relâchement d'attention, et tout d'un coup le cri de ma mère. Linda la primesautière avait voulu goûter l'eau. S'est-elle trop penchée, la patte a-t-elle ripé, la voilà qui se trouve emportée par le flot comme un vulgaire kayak à la dérive.

C'est la première et peut-être seule fois où je vis mon père courir comme sans doute il le faisait dans l'équipe à XIII des Catalans de Paris. Il rejoint juste à temps un petit pont d'aval pour crocher au collier l'animal se perdant corps et bien dans le bouillonnement précédant la noyade.

La rescapée s'ébroue sur la berge, soulagement général au poil qui s'irise au soleil. Il s'en fallut de peu qu'elle ne rejoigne la Loire au lieu du Tech ...

Je ne sais pas si la notion de « vacances » s'intègre bien au logiciel social canin, mais, si l'on s'en tient à l'acception non routinière du terme, Linda était avec nous on ne peut plus en vacances.

Elle a rejoint notre famille à l'époque où le dépaysement estival s'était stabilisé. Nous occupions pour un trimestre une de ces maisons dites « des champs », un pavillon planté au milieu des vignes plus près de Selva de Mar – village de l'intérieur en dépit de son nom – que de Port de la Selva.

La maison isolée n'avait comme voisin que les propriétaires, heureux d'avoir en somme touché le gros lot avec une famille

pas trop encombrante, dont chaque membre – notre mère s’y était mise peu ou prou – baragouinait le catalan voire l’espagnol, garantissant des revenus pour toute la saison et celle d’après, nous réservions d’une année sur l’autre avant même le retour sur Paris.

Du point de vue locatif, la grande différence d’avec le Boulevard Saint-Jacques c’était, pour Linda, la franchise de collier et d’entraves. Elle vivait sans laisse ni promenade dirigée de fin juin à mi-septembre, avec à disposition une vaste terrasse et un sol d’intérieur en tommettes arrosables à discrétion sans Vanguardia interposée.

Il fallait certes faire quelque peu attention lorsqu’elle descendait avec nous à la plage surtout la mi-journée quand les touristes se pressaient sur la sable. Même si alors les règlements de cohabitation plagiste balbutiaient encore, nul n’aime trop subir les cavalcades arénicoles d’un chien jappant à la balle qui court de mains en mains.

Linda dispensée de plage en matinée, la villa était alors placée sous sa responsabilité.

L'absence de vis-à-vis et de collatéraux, hormis les propriétaires sis à une cinquantaine de mètres d'où, assurèrent-ils, le bruit ne les dérangeait pas, permettait de laisser l'animal sans craindre de remontrances à ses possibles cris d'abandon.

D'ailleurs, nous le constatons en remontant la pente toutes vitres ouvertes pour obvier à la chaleur préprandiale, encore mieux si nous cheminions à bicyclette quand mon père s'en était retourné à Paris entre deux séjours de quinzaine, l'une inaugurale et l'autre de clôture, l'animal livré à lui-même dans un environnement de délices, parfum des pampres et chant des cigales, ne hurlait aucune angoisse. A peine daignait-il s'étirer à notre entrée dans la fraîcheur du vestibule pour venir à notre rencontre en délaissant pour un temps le canapé où il prenait ses aises.

Linda avait cependant droit, elle aussi, aux ébats du bord de mer. Les plages estivales de Port de la Selva étaient à cette époque fréquentées surtout par des étrangers, dont les horaires se calaient sur leurs habitudes domestiques.

Pour nous qui, sous l'influence paternelle, pratiquions des pendulaires proches des espagnols, les levers tardifs nous amenaient au bain du matin vers les midi, avant donc que les autres nordistes n'évacuent les lieux pour leur déjeuner de treize heures. Même si nous restions bien plus longtemps sur le sable, notre repas se situant autour des 15 heures, la coïncidence de fréquentation ne permettait pas à Linda de descendre alors avec nous, le risque était trop important des agacements qu'elle aurait pu susciter parmi des baigneurs oints du front aux orteils, que ses gambades et ses fouilles auraient vite croûtés de sable frais.

Elle restait donc sagement à nous attendre, quémendant lors du repas puis siestant avec les enfants et la mère – notre père ne la prenait pas sous le bras lorsque au cœur du cagnard il s'éclipsait pour déguster en terrasse de bord de mer un café arrosé au cognac espagnol, on appelait cela un « carajillo ».

Nous émergions vers les cinq heures du soir, l'heure du début des corridas et de la fraîcheur relative. Le temps de se préparer, notre tribu ne rejoignait pas la

plage d'après-midi avant les dix-huit heures. Le soleil baissait déjà sur l'horizon, les vacanciers pliaient les parasols, et nous libéraient la place aussitôt qu'extirpés de leur déshabilleur.

Linda était alors de la partie, il ne restait pas grand monde à offusquer. Chien d'eau, elle trouvait pourtant la mer trop salée. Son occupation principale était donc de se dénicher un os à ronger pour s'y faire les dents et se passer le temps.

Il n'y avait guère de concurrence canine dans ces parages, le franquisme ne nourrissait sans doute pas suffisamment ses ouailles pour leur permettre d'entretenir trop d'animaux de compagnie, et les errants se méfiaient des patrouilles de la Guardia civil. D'un jour sur l'autre, Linda retrouvait donc au pied du même tamaris une corne de taureau, relief abandonné d'une livraison d'abattage, emmouscaillée, évidée, banya qu'elle trainait par devers elle jusqu'à l'ombre propice où, pattes croisées sur l'arrière de l'olifant, elle grignotait ou raclait l'ivoire putréfaction, insensible aux protestations des nuées de mouches dérangées par cet accaparement indu de leur nichoir.

Les badauds s'étonnaient certes de cet acharnement quotidien, et s'extasiaient encore davantage aux ruses que nous déployions pour l'en détourner.

La plus commune, la plus efficace aussi, était d'appâter au polo. Les polos, c'était le nom local d'alors pour les esquimaux aux fruits. En fait, des bâtons de bois enrobés d'une couche glacée d'eau teintée de sirop. Ces glaçons se vendaient dans la même roulante que les churros, pour une pièce de deux pesetas et demie, une galette de bronze sans grande valeur pour nous dont le salaire paternel donnait en Espagne accès à l'opulence.

C'est donc sans conscience de l'offense faite aux ouvriers ravaudant sans relâche pour un euro par jour les nids de poule savamment entretenus par la conjonction de la tramontane, de la silice et d'un bitume de piètre qualité, que nous offrions à la langue délicate de notre canichette les délices glacés dont eux ne pouvaient que rêver.

Inconscience des nantis ignorants même de la nature de leur élitisme pécuniaire ...

Les vacances qui pour nous enfants, notre mère et le chien, s'étaient sur tout un trimestre, de la fin juin à la seconde quinzaine de septembre, se composaient de segments distincts pour ce qui est de l'existence matérielle. Si en effet lors de la présence du père-époux, deux quinzaines en bouts de séjour, la motorisation allait de soi, facilitant la descente de nos vignes vers la plage, lors de son absence il nous fallait pratiquer d'autres voies de déplacement.

Ma sœur et moi allions sur des bicyclettes acquises localement. Pour notre mère, dépourvue de permis de conduire, c'était un vélo-solex rapatrié depuis Perpignan. On fabriquait encore ces étranges engins au moteur reposant directement sur la roue avant, symboles d'une liberté trouvée au prix de trois gouttes de Solexine, un mélange huile-essence spécialement dosé.

Autant le transbordement de Linda par 404 s'effectuait sans anicroche, autant les périodes cyclistes réclamaient davantage d'imagination. Il était impossible en effet de demander à la pauvre bête de dévaler puis remonter en suivant nos montures les

deux kilomètres séparant notre résidence des plages. La chaleur faisant fondre l'asphalte lui aurait emporté les coussinets, nonobstant l'onction quotidienne d'huile d'olive dont notre mère la gratifiait.

Il y avait donc un panier d'osier garni d'un oreiller, fixé par des sandows avec l'occupante Linda sur le porte-bagage du solex – aucune confiance dans les enfants pour ces transports particulièrement délicats. Les caniches ayant la réputation d'avoir l'oreille fragile, un foulard noué sous la gueule protégeait du vent de la course.

Notre canichon rouge avait fière allure ! Le foulard dans la décapotable n'est pas le seul vêtement dont Linda fut affublée – elle avait droit pendant ses règles à une culotte de petite fille. Ma sœur avait dû céder l'une des siennes ; mes slips ne faisaient pas l'affaire, question de taille et de morphologie. Le trognon de queue – les caniches de l'époque étaient encore mutilés caudaux – passait par une ouverture élégamment découpée d'un coup de ciseau de couturière, la protection demeurant suffisamment ajustée pour que

rien n'en goutte et qu'aucun rut ne la pénètre.

Le foulard et la culotte n'allaient jamais ensemble, la survenue des épanchement se situant au début du printemps, alors que le coquet manteau d'hiver, censé protéger de frimas au demeurant pas si terribles que cela à l'échine d'un chien normalement constitué, était déjà remisé avec sa dose de naphthaline.

Bref, Linda n'eut jamais à s'exhiber en triple vêtue, tête, arrière-train et lombaires, elle allait la plupart du temps en costume d'Ève, si l'on peut dire.

Je ne crois pas d'ailleurs qu'elle eut trop à souffrir de nos excentricités ou de nos exigences enfantines. Du côté des parents, on lui passait davantage d'incartades qu'à nous ses antérieurs - difficile de dire « nous ses aînés », la différence de rythme de maturation entre chiens et hommes la fit adulte bien avant que nous ne soyons même pré-pubères.

En fait, Linda était un peu redevenue pour nos parents les enfançons à jeux et câlins que nous avons cessé d'être. Une image me reste, celle de mon père agrippant l'animal par les pattes avant,

pour la faire tourner à bout de bras comme sur un manège – des virevoltes effrayant un peu les tiers qui en furent témoin, dont nous avons bénéficié avant que l'âge et le poids ne nous en écartent ...

Les rares occasions où, dans mon souvenir, mon père fut expansif, elles sont associées à Linda.

Linda lui survécut quelques années. Quand il quitta ce monde, son âge-chien était aussi avancé que celui de mon grand-père. C'est à 84 ans que l'un perdit son fils, et l'autre son maître-père.

Quand j'ai quitté le boulevard Saint Jacques pour un deux pièces de jeunes mariés rue Didot, Linda accusait déjà le poids des ans. Mes obligations de jeune homme m'en avaient éloigné.

Les instants partagés, c'était à ma mère qu'elle les réservait, chacune comblant autant que faire se pouvait la solitude endeuillée de l'autre.

Un jour, Linda ne fut plus. Je ne sais pas trop quand, je ne sais pas comment. Je l'aurai appris un soir que nous venions dîner chez ma mère comme chaque semaine.

Pas même un souvenir ...



YKSI

Il paraît que la personnalité des enfants se façonne en ronde-bosse de celles des parents. Pour ce qui me concerne, il y a sans doute un fond de pertinence à cet aphorisme, du moins en spécifique, parfois en décalage. Ou pas ...

La télévision par exemple. Alors que mon père à peine disparu ma mère appelait l'étrange lucarne, comme on disait alors, à prendre possession d'une salle à manger où lui n'aurait jamais toléré sa présence, une fois mon indépendance acquise par la combinaison d'une union matrimoniale, d'un emploi bien rémunéré et d'une résidence privative, je résistai près d'un lustre à l'accueil des chaînes dans mes logements successifs – rue Didot, Arcueil, Paris XV^{ème}, ce n'est qu'aux portes de Genève que les émetteurs me rejoignirent.

Influence durable du Père. Pour le chien, ce fut l'inverse. Une fois sorti de ma

chambre de jeune homme – mes grands-parents trop âgés désormais pour se débrouiller seuls rue de Buzenval m’y remplacèrent –, aucune velléité de compenser la séparation d’avec Linda par l’acquisition d’un autre quadrupède.

Bien des raisons objectives à ce non-compagnonnage. Monique et moi, les époux, travaillions tous deux. L’animal aurait passé ses journées solitaires à hurler aux voisins la plainte du délaissé. Puis des appartements un peu exigus, sans vide-ordures pour y enfourner les feuilles humides des urines diurnes ou nocturnes.

Quand Gwenaël arriva, avec ses bronches fragiles, la crainte d’allergies voire de baisers trop appuyés de canines à fontanelle ...

Bref, nous vivions sans chien, et j’en étais fort aise. En fait, je n’en avais pas même conscience. Je veux dire, je ne me rendais pas compte, ne me posais aucunement la question de savoir si l’agrandissement familial par adjonction canine aurait pu avoir du bon.

Certes, il y avait des chiens dans notre connaissance – à Ferney Voltaire, Sam le berger allemand si bien dressé et si

affectueux, qui nous faisait fête à chaque visite rendue à ses cornacs du pays de Gex, aurait pu personnifier la tentation canine mais l'idée d'y céder ne nous effleurait pas.

La survenue de Madenn suffit à nous meubler l'esprit familial, et c'est libres de chien que tous les quatre nous atterrîmes au Gabon.

Le séjour d'une année s'allait renouvelant. Nous étions installés face à la mer, ancien appartement de l'ancien directeur de la sécurité sociale, qui l'avait voulu spacieux, traversant, doté d'une terrasse balcon à quelques mètres des rives de l'Estuaire, qu'aux heures de marée on entendait lécher le pied des cocotiers.

Un coin de paradis où notre maisonnée s'habitua à la compagnie animale par le truchement de deux gros lézards, vers l'équateur on les appelle margouillats, qui à force de miettes s'étaient enhardis à coloniser les assises des fauteuils entourant près de la baie vitrée une table basse formant le centre de l'espace dévolu à nos reptiles que les filles, émues par tant de familiarité domestique, avaient tenu à baptiser. Kuster et Koner ils furent, nul ne sait vraiment pourquoi.

Le ver était dans le fruit aussi sûrement qu'un œuf de Cayor dans un sous-vêtement mal repassé. L'inévitable passage à un genre supérieur se produisit avec toute la soudaineté d'une décision d'enfant soutenue par sa mère.

Je ne sais combien de temps il fallut pour que le complot mûrisse. Pour dire le vrai, Monique avait seule la haute main sur les contacts scolaires, qu'ils soient pré ou péri, et c'est précisément autour de Gros Bouquet – le quartier de scolarité primaire et enfantine – que se nouaient les fils amenant, un beau soir de saison sèche, à la présentation par des enfants rieuses, une épouse vaguement inquiète, une femme de ménage hilare et son rejeton haut comme trois mangues, de l'improbable couple dont la destinée avait rejoint la nôtre, un bébé chat noir et un cocker balbutiant, sitôt sevrés sitôt livrés entre des bras accueillants.

Le chat avait été baptisé Owendo. Sans rapport avec sa félinitude ou la nuance de sa robe – quelque chose comme Noiraud, Black, Felix ou Coca aurait sans doute été plus approprié. Owendo, c'est un quartier excentré de Libreville, hôte du port à bois

et de la gare ferroviaire. Pour ce qui est du chien, soucieuse de flatter mon ego mis à mal par le fait accompli, la maisonnée tint à ce que je le porte sur les fonts.

Nous étions en 1983, l'année des U, ce cocker était notre premier hôte canin, un nom s'imposa à moi comme une fulgurance – Yksi, cela se prononce [uksi] et veut dire Un en finnois, une langue dont je m'étais délecté de quelques rudiments avant une réunion m'amenant à Helsinki à la fin des années septante.

Yksi, cela sonnait bien, cela intriguerait les curieux, et surtout cela montrait à toutes que je ne leur en voulais pas de leur imposition.

Car si Yksi – Un il y avait, il en résultait que Kaksi – Deux il y aurait, voire Kolme – Trois, sans parler de Nellyä, Viisi ou Kuusi...

L'enchaînement si logiquement conçu ne se matérialisa pas, les successeurs étant déjà nommés lors de leur arrivée au foyer, mais qu'importe. L'intention était là, limpide et sincère, bienvenue à Yksi pour notre entrée familiale de plain-pied dans un monde à trente millions d'amis.

Yksi le Gabonais avait tous les attributs du parfait cocker. Fauve, oreilles juste à la bonne longueur, robe soyeuse, un rien têtu, le parfait sosie de Bill. Sa Caroline, donc, c'était Owendo. Et pour le Boule complice, ce fut Madenn, fille cadette de bientôt quatre ans, qui endossa l'essentiel du rôle. Gwenaël correspondait davantage à l'âge phylactère, mais ses 8 ans recouvraient trop d'occupations pour pouvoir consacrer suffisamment de loisirs aux facéties domestiques.

Comme il est normal à ces jeunes âges, une partie des excentricités du trio tournait autour de la nourriture.

Yksi, volens nolens, s'était vu assigner un goûteur en la personne de sa jeune maîtresse. Peut-être celle-ci craignait-il qu'il ne manque d'appétit ? Leur complicité en tous cas était telle qu'une après-midi, au sortir de la sieste quotidienne qui nous absorbait tous, aide-ménagère incluse, dans la vapeur moite de l'après-déjeuner – aux débuts du chien, la climatisation fournie dans l'appartement laissait encore à désirer, impossible de résister aux 30 degrés, cent pour cent d'humidité, même la brise marine

s'épuisait alors vainement à vouloir pénétrer les jalousies – les deux furent surpris couchés ensemble sur la fraîcheur du carrelage, l'une picorant dans la gamelle de l'autre, une bouchée pour toi, une pour moi ... La complicité des convives était touchante – et si parfaite qu'elle s'était prolongée depuis des semaines sans visiblement affecter la santé de l'une, ou son appétit résiduel pour les nourritures disons plus classiques.

La dernière becquée fut donc menée à terme avec, pour éviter la récurrence, la décision de ne plus laisser de gamelle au sol qui n'ait été vidée. Ni l'enfant ni le chien ne protestèrent face à cette rigueur nouvelle – j'en déduis qu'ils trouvèrent d'autres moyens de partage, demeurés inconnus des adultes responsables, et c'est tant mieux : il est heureux, parfois, de ne point trop savoir.

Yksi de toutes façons se trouva un autre pourvoyeur sous la patte d'Owendo.

La vie coloniale avait ses bons côtés. Lorsque nous recevions à dîner, la grande salle était assez vaste pour finir la soirée autour d'une table secondaire – celle où naguère Kuster et Koner paraient – sans

avoir à se soucier de débarrasser la principale. Immaculée, la polyvalente que nous avons eu la chance d'employer au long des cinq années équatoriales, s'en chargerait le lendemain pendant que le reste de la maisonnée qui travaillerait, qui étudierait.

Bref, une de ces nuits suite d'agapes toujours fort arrosées, la soif ou une autre envie m'extraient du sommeil bien avant l'aube. Il fallait traverser la grande pièce pour rejoindre les toilettes et les bouteilles d'eau, ce que de nuit je faisais sans allumer, non par souci d'économies, mais pour éviter de déranger les blattes et cafards dans leur congrégation. Pas que la gent en pullulât ou que je les craignisse trop, mais les voir ainsi circuler pour se réfugier jusqu'au coin des sommiers ne me ragoûtait guère.

À tâtons donc, pieds nus sur la fraîcheur du carrelage, tout est calme. Mais l'on oit cependant comme de petits flocs suivis de légers slurps. Les rats auraient-ils envahi nos pénates ? Ou alors une fuite dans les climatiseurs tout neufs ?

Que nenni ! L'œil apprivoisant la pénombre distingue au clair de lune sur la

table encore jonchée des reliefs de la veille – poulet au nyembwe avec frites de bananes plantain – une sombre silhouette, celle du chat déplaçant en pichenettes les morceaux de viande, pour les faire tomber du plateau droit devant le museau d'une autre silhouette, fauve celle-là, qui s'en régale sans vergogne.

Je ne sais de quel renvoi d'ascenseur bénéficiait le chat. Peut-être n'y avait-il pas prébende à pourvoir l'autre espèce, mais un simple jeu, une marque de tendre complicité.

Les deux compères en tous cas s'y entendaient si bien que j'eus presque des regrets à mettre le holà à cette singulière collaboration. Dorénavant, la table serait débarrassée le soir même. Cela déplut sans doute au chien comme au chat, eut un effet dissuasif sur certains insectes et permit à Immaculée de varier ses ouvertures ancillaires...

Quelque confortable que fût le logement, Yksi ne pouvait y rester confiné. Tout cocker a des pattes à dégourdir, même si l'extérieur est parfois source de danger canin ou de malaise magistral.

Côté danger, le chien n'eut pas besoin de s'aventurer fort loin pour s'y frotter. C'est en effet au sortir d'une sieste en terrasse que l'envie de se gratter le prit en frénésie, suivie tout soudain d'un bouton ma foi fort laid et fort truffier.

Le vétérinaire de Glass – c'est un quartier, ainsi appelé du nom d'un potentat local du XIX^{ème} siècle, pas une matière – consulté en urgence diagnostiqua un staphylocoque mal placé, qui disparut en trois couches d'antibiotiques. Yksi avait connu son baptême du lieu – il en garda une décoloration du nez, inoffensive mais bien visible.

Cet accident cutané n'était plus qu'un mauvais souvenir, pour les maitres comme pour le chien, quand nous décidâmes, en famille unie et solidaire, qu'il n'y avait aucune raison qu'Yksi ne nous accompagne pas pour le repas traditionnel du samedi midi, buffet somptueux au Novotel du coin, baptisé Rapontchombo du nom d'un roi qui paraît-il domina l'Estuaire et sut gagner les faveurs des premiers colons, vers la fin du XVIII^{ème} siècle.

Outre la proximité, juste traverser le pont sur la Batavéa, le Rapontchombo présentait l'avantage, pour les briscards que nous étions devenus, de servir le déjeuner en terrasse, au bord d'une vaste piscine, sous d'immenses parasols atténuant la morsure du soleil durant la saison des pluies (ainsi appelée parce que le ciel y est invariablement bleu sauf averse tropicale aussi violente que soudaine et brève ; l'autre saison, celle dite sèche, le ciel est toujours gris, mais il ne pleut jamais).

Bref, nous nous repaissions de conserve, Yksi tranquillement vautré sous la table, la laisse reposant sur le sol, les yeux clos d'un juste sommeil de début d'après-midi.

Du moins le croyions-nous. Car tout soudain, entre deux crabes farcis, un splotch, des cris, de la rouspétance vrillant l'atmosphère jusqu'alors si paisible. Le cocker est chien d'eau. Il avait repéré des enfants jouant à la balle dans la fraîcheur du petit bain tout proche, pris leurs ébats pour une invite à participer, et tout soudain couru vers un élan plongé au milieu des baigneurs.

Les cris, c'était ceux des pataugeurs surpris d'être rejoints, la rouspétance, celle de leurs parents indignés qu'un animal s'en vienne souiller le bain chloré de leur progéniture.

Rattrapage d'animal, excuses plates mais brèves, les victimes offusquées étaient de rang trop élevé pour qu'on puisse risquer par des mots mal choisis de susciter une ire rétaliatrice – le pont gabonais pouvait se montrer vindicatif, et ceux qui fréquentaient de tels endroits n'avaient pas la bière petite.

Cette après-midi-là, le brunch fut écourté. Yksi était désormais banni des déjeuners en terrasse à proximité d'une piscine ouverte, autant dire qu'aucun hôtel de Libreville ne lui ouvrait plus ses portes.

Heureusement, pour les sorties restait la plage...

Les Librevillois dont nous étions fréquentaient la plage sur l'une ou l'autre rive de l'estuaire du Komo. Le plus simple, le plus fréquent, c'était de se poser rive droite. Après l'Aviation, une prolongation de route goudronnée barrée par un péage conduisait, au choix du cap, soit à Santa

Clara, soit pour les plus aventureux à l'Estérias.

Dans tous les cas, la promesse d'eaux turquoises, sables blancs, paillotes, hibiscus et steaks de tortue, sur une telle tripotée d'hectares que la promiscuité n'y était pas de mise. Le paradis du cocker délaissé, qui d'ailleurs se tenait fort sage, n'osant pas approcher trop les primates enchainés lâche aux franges de la forêt primaire – garde-manger peut-être, horresco referens, des occupants d'un charmant village de pêcheurs que nous découvrons au détour d'une mangrove.

Aux heures de notre passage, il est midi bien sonné, un dimanche, le village semble désert. L'on doit y siester du sommeil du juste, abrité des excès de chaleur. Nous nous apprêtons donc à quitter les lieux sur la pointe des pattes direction le restaurant la Paillotte où nous prenons volontiers nos aises, quand tout soudain un mélange d'abolements à mâchoire pleine et de caquètements indignés nous plonge dans le drame.

Vigilance endormie, Yksi avait cédé aux instincts du cocker, chien chasseur tirant son nom de sa prédilection pour les

gallinacées. Une nichée de poules avait eu la mauvaise idée de picorer entre les cases au moment où notre longues-oreilles humait l'air saumâtre en quête d'un exutoire à son excès de sagesse.

La victime choisie par Yksi bondissant y laissa quelques plumes – juste assez pour échapper aux crocs d'un prédateur surpris de son succès au point d'en rester gueule-bée. L'incident aurait pu ainsi se clore de lui-même, la poule sauve, le chien relâché. Las, les gloussements outrés de la volaille avaient réveillé le village qui, peut-être, ne dormait que d'un œil, attendant l'occasion qui les ferait larron – comme disait le président Bongo, « La chèvre broute où elle est attachée ».

Il fallut donc palabrer pour calmer les esprits et indemniser un préjudice d'autant plus difficile à évaluer qu'il ne reposait sur aucune base matérielle.

Les dépouilles opimes qu'Yksi avait laissé échapper, nous les compensâmes à des hauteurs inconnues dans la martingale des prix du poulet en vigueur au marché de Mont-Bouët. La sentence tomba, implacable : pour éviter l'ire villageoise et les risques de banqueroute, Yksi serait

désormais aussi privé des cocotiers de la rive droite.

Le champ des possibles pour ses ébats se restreignait comme peau de chagrin. Restait toutefois la rive d'en face, presque vierge d'empreinte civilisatrice, baptisée pointe Denis de l'autre nom du roi Rapontchombo, où notre cocker ardent ne trouverait pour s'y mesurer que de solides varans et des crabes pinçus.

Pas de navette, de pont ou de tunnel. L'accès à la Pointe – c'est ainsi qu'on la nommait entre initiés, comme d'aucuns ailleurs parlaient de Courch' ou de Dauv' – requérait un bateau privatif assez solide, il y en allait d'une bonne dizaine de milles depuis le mouillage d'Owendo.

Une des raisons pour lesquelles nous avons osé tenter l'aventure gabonaise, c'était la présence sur place depuis quelques lustres de cousins bretons germains de Monique, heureux d'y coopérer avec leurs enfants. Le saut dans l'inconnu était bien balisé. Le cousin disposait justement d'un petite embarcation, trapue, une coque plein bois, moteur hors-bord, habitacle recouvert

d'un toit fait main prolongeant le pare-brise.

Nos enfants s'entendaient à merveille, entre adultes mâles nous savions nous tenir par chopes, bouteilles et discussions, les cousines poursuivaient sur l'équateur leur connivence de toujours.

Ce dimanche la traversée s'annonce joyeuse. Quatre adultes, autant d'enfants, des glacières de pique-nique fort bien remplies et un cocker frétilant abordent la Pointe sans encombre. Pas de ponton, ancre jetée à quelques encablures des cocotiers, on patauge en clapotis pour du bord rejoindre le rivage. Sandwiches, salade, whiskies, Régab, la bière locale et Mateus, le rosé portugais à vocation universelle.

Le soleil plombe, la digestion et le distillat clignent les paupières, une ou deux heures de sable fin suffisent, retour vers la civilisation.

Pataugeoire, remontée à bord, appareillage, nous sommes bientôt au milieu de la traversée, quand soudain crachotements, tousotements, secousses – c'est la panne.

Le cousin Pierre ne panique pas – il a tôt fait d’identifier la cause, un bris quelconque de quelque pièce, de saisir par radio un collègue croisant dans les parages qui pourra, au prix d’un aller-retour et d’un déroutement, lui faire tenir l’accessoire requis.

Nulle inquiétude donc, la nuit ne nous surprendra pas, le soleil est encore haut. Mais justement, le soleil est haut et la peau vulnérable. Pas question de se rafraîchir en sautant à la mer – trop d’histoires se racontent à Libreville sur d’imprudents happés par des barracudas en maraude. Il faut donc attendre en se protégeant tant bien que mal des rigueurs du climat, accentuées par le reflet sur l’eau d’un Héol implacable (non pas que la brise soufflât. Héol, c’est le nom breton du soleil).

L’auvent était étroit, les quatre enfants s’y tassaient en maugréant. Quant aux adultes, nous faisons confiance à la patine antérieure pour nous protéger un peu, mais sentions que cela cuisait, et cuirait encore plus le lendemain.

Goupilles et manillons sont enfin transbordés, Pierre sait nous bricoler de quoi revenir vers le port, le quai est à

portée, chacun se prépare à descendre dès lors que le bastingage se sera stabilisé sur les bouées du môle, quand tout à coup ...

Plouf ! Le cocker dont nul ne se souciait plus, chacun étant trop occupé à protéger le peu de peau non irradiée qui lui reste, n'a pas voulu attendre une minute de plus. Il a perçu la décrue des moteurs, s'est rué sur le plat-bord et s'est élancé vers la fraîcheur salée.

Plouf le chien, donc – mais pas de rampe pour sortir de l'eau au point d'accostage, les bittes narguent le barboteux d'un bon mètre de haut. Et l'on voit l'animal qui fatigue vite, s'éclabousse au long d'une coque hostile, jette de temps à autre des regards d'anxiété vers nous qui l'encourageons à tenir bon dans l'attente de l'on ne sait quoi – la plongée de secours dans l'eau noire et huileuse ne tente vraiment personne.

Yksi a-t-il atteint la fin de son trop court séjour parmi les vivants du Gabon ? Que nenni ! Encore une fois le cousin aura trouvé la parade. Il s'en va quérir au fin fond du capot une gaffe providentielle, dont après quelques coups d'essai il

parvient à harponner d'une dent l'anneau du collier qui civilise le chien des blancs.

Yksi est donc repêché comme une bonite rousse, hissé à nouveau sur le pont où il jappe en s'ébrouant, semblant reprocher au cercle applaudissant les risques insensés dont il vient de sortir.

Yksi AKA Moïse ... Désormais on lui évitera aussi les excursions marines. Tout pour protéger le trésor gabonais. Mais qui nous en protégera ? Car même circonscrit l'animal sait agir.

Libreville, pour moi conducteur c'était avant tout une longue ligne droite longeant l'Estuaire du conglomérat Port à bois – Gare – Port de plaisance à droite sur les cartes, jusqu'au tripode Lycée – Aéroport – les Plages sur la gauche. Tout se rattachait à cette frontière : l'appartement, le Novotel, la sécurité sociale puis le Ministère, le palais présidentiel, l'hôpital, le supermarché ...

Des kilomètres de rectitude sans un arbre pour gâcher la vue, que je parcourais dans un sens puis dans l'autre matin, midi et soir. Nous étions un midi, justement. Probablement un jour sans lycée, je

n'envisage pas Gwenaël en uniforme du lycée Léon Mba sur le siège arrière.

Pas vraiment pressé de quitter mon bureau trop climatisé pour rejoindre la Toyota de fonction très climatisée qui me mènera vers l'appartement dont les baies vitrées auront été closes pour ne rien perdre de la climatisation, il doit être heure de pointe plus dix ou quinze, autant dire que l'avenue de l'Indépendance est ouverte comme un quasi-désert.

Difficile donc de ne pas remarquer cette voiture capot levé devant l'imposante Présidence, à ses côtés une silhouette indiscutablement européenne, légère, court vêtue, en perplexité véhiculaire manifeste.

Comme il se doit je m'arrête, la panne est décidément ravissante, juste ce qu'il faut de hâte et de jeunesse pour motiver le chaland. Je m'enquiers, constate le non-fonctionnement, propose un passage jusqu'au centre-ville pour de là mobiliser le dépanneur qui convient.

Rien que de bien prosaïquement libidineux, je suggère une escale par chez moi pour se rafraîchir et passer l'un ou l'autre coup de fil – pas de portable, nous

sommes en 1983 ou 4 – en tout bien tout honneur, mon épouse sera ravie d'ainsi participer au secours routier. La donzelle rassurée sur mes intentions acquiesce avec reconnaissance, nous voici donc garés dans la cour ombragée du quartier Glass, montant le marches de notre escalier.

Je ne sais trop à quel besoin répondait ma soudaine sollicitude, moi qui d'ordinaire fais davantage dans le bourru que dans le convivial. L'espoir sans doute d'élargir un peu le cercle de connaissances, de varier les contacts, diversifier les expériences ...

Mais ces espoirs resteront chimère. L'introduction à la maisonnée dont, volubile en mal de séduction, j'avais gratifié ma passagère omettait un élément clef. Si, en haut des marches, chacune des épouse, filles et Immaculée salue fort poliment, Yksi, parangon de curiosité qui siestait dans son coin, est venu en tapinois voir de quoi il retournait. Charmé sans doute par les senteurs froufrouantes de la donzelle, il se dresse dans son dos à elle, truffe levée, pattes avant cherchant appui.

Catastrophe, il l'a surprise, elle sursaute, il perd un peu de son assiette et vient

égratigner de la peau belle offerte, ses ongles n'ayant guère, à force de privation de randonnées, d'occasion de s'auto-limer.

Le scratch est minime, nous présentons des excuses au nom du chien trop ardent, allons quérir de quoi tamponner – mais l'atmosphère a changé.

La naufragée du Boulevard de l'Indépendance est devenue victime d'agression. Elle exige la présentation des certificats de vaccination, plus une attestation à produire ce jour même d'examen par un vétérinaire du cocker belliqueux, hôte potentiel de tous les germes tropicaux. Elle exige qu'on la rapatrie séance tenante vers sa résidence, elle se sent défaillir ...

Bref, Yksi m'aura privé d'une part de rêve en batiste dévêtue.

Est-ce pour le ramener vers davantage de civilité que Monique décida que, cet été qui suivait, le chien serait privé de vacances en Europe? Ou bien, plus humainement, l'égoïste recul devant les complexités d'un itinéraire nous faisant transiter par Genève pour rejoindre la Bretagne, à moins que ce ne fût la crainte d'une quarantaine imposée par des

autorités sanitaires mal au fait de la conformité des pratiques gabonaises avec les normes européennes les plus strictes ?

Quoiqu'il en soit, il fut convenu que des connaissances de connaissances, passant leurs congés à Libreville au lieu de demeurer dans la bourgade provinciale qui leur était allouée par les affectations de coopération scolaire, occuperaient l'appartement et chériraient les bêtes durant notre mois d'absence.

Le relais ne s'était pas passé directement. Nous n'avions ni rencontré ni installé dans nos lieux les intérimaires – mais aucune raison de se préoccuper : pas de nouvelles pendant que nous nous rafraichissons en Bretagne, bonnes nouvelles donc.

Retour l'âme tranquille à Libreville, et le choc à l'ouverture de la porte. Certes le chien jappe et le chat miaule, mais l'appartement est en vrac, le sol jonché d'excréments des deux espèces. Les colocataires ne sont pas venus, en fait. Ils ont trouvé, apprenons-nous par la suite, une occasion plus alléchante sous forme de raid avec de véritables aventuriers, et ont abandonné l'idée du dog & cat sitting sans

se préoccuper autrement des conséquences de leur désertion.

Nous avons en partant laissé entrouverte la porte vitrée donnant sur la terrasse, saison sèche, pas trop de chaleur, aération transversale pour l'aise des animaux dans l'attente des locataires.

Bien nous en avait pris. Autrement, ce ne sont pas des déjections mais des cadavres que nous aurions ramassés après un mois d'enfermement – les stocks de nourriture, Yksi ni Owendo n'auraient pu s'y servir directement.

En fait, le voisin de terrasse, au courant de nos projets, avait trouvé suspect le manque d'animation mitoyenne, les seules traces de vie étant celles d'un cocker arpentant la terrasse, le contemplant d'un œil si interrogateur qu'il finit par enjamber la rambarde séparant nos deux unités pour venir constater l'abandon et le dénuement.

Dès lors il pourvut au boire et au manger de ses voisins quadrupèdes, dans l'attente du retour des nourrisseurs légitimes – ne poussant pas l'abnégation jusqu'à lessiver périodiquement les sols, la ventilation naturelle suffisant à diluer des

odeurs qui auraient pu autrement l'importuner fort.

Yksi avait donc survécu à cette première séparation. Pour l'année suivante, pas question cependant de renouveler l'expérience au risque d'une nouvelle défection.

Le choix s'est alors porté sur un dépaysement du lieu de garde. Nous fréquentions régulièrement toute une équipe de volontaires des Nations Unies. Ils étaient treize, dix architectes, deux interprètes, un cuisinier, venus tout droit de Shanghai concevoir des écoles et en superviser le chantier au long d'un programme triennal mis en œuvre par l'UNESCO.

Nous avons noué avec eux des liens particuliers à la faveur d'échanges de politesse lors d'un rassemblement onusien, une après-midi de festivités champêtres et nautiques le 24 octobre, journée des Nations Unies. Nous ne connaissions pas grand monde des autres organisations, et nul ne fréquentait la brigade chinoise. Trop exotique, trop intrigant, trop communiste.

Nos isolements se rejoignirent donc, d'abord avec les interprètes, puis avec tout le groupe, échanges de visites, introduction à l'ambassade, passe-droit à l'hôpital chinois où Monique puis Gwenaël bénéficièrent contre une sinusite et des bronchites chroniques de traitements salutaires par acupuncture.

Le Chinois est solidaire. En apprenant nos difficultés passées et nos incertitudes de l'heure, le groupe se proposa pour héberger des animaux qui, Monique le leur fit jurer, ne seraient ni assaisonnés ni consommés durant notre absence.

C'est ainsi qu'Yksi fut le premier membre de la famille à pratiquer l'immersion sinophile totale – Owendo ayant d'entrée de jeu fait valoir son droit à la différence en vagabondant loin de ses gardes-rouges.

Encore une saison. Le moment est venu de dire au revoir au Gabon. Toute la famille se rapatrie vers Genève, à l'exception là encore d'Owendo, placé en adoption plénière chez une connaissance.

Yksi prend ses aises à Saint-Genis Pouilly, dans un appartement en hauteur. C'est une vie bien différente pour lui

comme pour nous tous. Plus de vaste terrasse, de cocotiers et de lézards, l'heure est venue de l'enfermement, des promenades en laisse et des sorties congrues vers la source de l'Allondon.

Il lui restait des années de routine potentielle, dont il profita pour se faire un peu de lard, pâtissant d'une mobilité perdue au souffle court.

Yksi se trouva cependant malgré lui au cœur d'ébranlements dont je fus responsable. Cette période, retour du Gabon, marques à retrouver, fut en effet celle aussi à l'issue de laquelle je me crus légitime à chevaucher une nouvelle vague d'existence, tant je me persuadais avoir déniché une compagne alternative, oiseau rare² dont les ébouriffements m'enivrèrent au long de presque un lustre.

Yksi joua un rôle à trois reprises dans cette piètre saga.

À son début, lorsque Monique, mes premières frasques éventées, me fit honte au point que je me saoulai à comater pour éviter la confrontation, me réveillai

² Voir, du même auteur, Hoopoe, Édilivre Classique collection, 2012

ensuite dans une maison vide, décidant, puisque même le chien m'abandonnait, de quitter ce foyer. L'absence du chien provoqua donc mon saut dans un inconnu dont je revins, piteux, sous moins de quarante-huit heures.

Un peu plus tard dans notre chronologie du drame conjugal, en Bretagne, Monique accablée de ma persistance dans la volonté de désertier – je poussais l'outrecuidance jusqu'au point de me vanter devant elle de la porte de sortie qui m'était offerte, inconsciente cruauté – songea, elle me le confia ensuite alors que nous étions en phase rabibochage, à se laisser doucement glisser dans le chaos de Mardoul, là où l'Ellez tourbillonne traitreusement au sortir de l'hiver. Si elle ne donna pas suite, ce fut aussi en raison de la présence d'Yksi qui la voyant sombrer aurait aussi plongé, sans guère de chance de reprendre patte hors les roches abruptement glissantes, le souci du cocker épargna sa maîtresse.

Enfin, cette quinzaine, également bretonne, ma tentative dérogatoire en gestation, j'avais promis d'appeler ma maîtresse nouvelle, ne pouvais le faire depuis la ligne fixe, « on » doutait et

surveillait mes décrochages, pas de commodité du portable, bien sûr, nous étions encore en préhistoire technologique, seule option, la cabine téléphonique du village.

Pour s'y rendre un alibi, promener le chien. Le plan était parfait mais ne fonctionna pas. L'anguille était trop grosse sous une roche trop translucide. Yksi et moi fûmes rattrapés par la patrouille au moment où nous rejoignons le combiné après un kilomètre de marche forcée pour moi, de suffocation pour lui que je halais au bout d'une laisse incongrue dans le désert des Monts d'Arrée.

Yksi l'instrumentalisé continuait cahin-caha son existence européenne. Quand la décision fut prise de migrer vers la Chine, le voyage lui fut épargné – ou il en fut exclu, selon ce qu'on voudra.

Des raisons raisonnables à cette défection. Le fringant Gabonais allait sur ses dix ans, commençait d'avoir le souffle court, un long voyage en soute d'avion n'était pas forcément recommandé. Puis nous devons débarquer à Pékin sans logement retenu d'avance, séjour prévu à l'hôtel le temps d'identifier nos futures

pénates, et les hôtels là-bas n'acceptent pas les animaux de compagnie.

Yksi fut donc confié aux beaux-parents et à la vie de village à Kermorvan. Il ne s'en plaignait pas, de ce que ses parents rapportaient à Monique et de ce que nous pouvions constater lors de nos congés, une ou deux fois l'an.

Yksi n'était pas le seul hôte de Kermorvan. Monique avait deux sœurs, chacune avec un chien. Toutes deux actives urbaines avaient jugé préférable de confier leurs animaux aux mêmes parents.

Ceux-là vivaient donc leur retraite en compagnie d'une progéniture de substitution – trois chiens au lieu de trois filles. Yksi, Black et Ticky formaient une bande solide, trois cousins passant leurs journées à sillonner bosquets, champs et chemins creux.

Ils s'entendaient si bien que, lorsque nous rentrions pour les congés et prenions nos quartiers dans la maison de village acquise dans le même hameau histoire de préserver suffisamment de proximité mais d'éviter trop de promiscuité et de conflits d'usage, nous avons l'impression qu'en acceptant de fréquenter nos aîtres Yksi

nous faisait une fleur, et regrettait la compagnie de sa tri-cousinade.

Les années lui sont passées sans que nous éprouvions de remords de l'avoir délaissé – le regret, c'est autre chose.

Yksi ne retrouva pas sa place dans notre foyer de nouveau Genevois. Alors que nous nous préparions au retour de Pékin, la nouvelle nous parvint.

Le cocker vieillissant, dont les boucles naguère d'un fauve rutilant avaient au fil des ans grisonné vers le beige, n'avait pas su se dégager à temps de dessous le tracteur où siestait son arthrose.

Yksi le Gabonais venait de rejoindre le paradis des chiens d'Argoat.



NING-NING

Autant je n'avais eu aucune part dans l'assomption d'Yksi, autant Ning-Ning me fut entièrement redevable (ou put me rendre entièrement responsable) de son rattachement à notre destinée familiale.

Cela se passe en Chine, l'ambiance est en somme celle des circonstances héritées du drame et des tourments dont Yksi avait été le témoin et l'acteur.

Nous sommes en 1993, à Pékin. J'avais essayé une seconde fois de jeter ma gourme, et une seconde fois en étais revenu. La séparation avait duré quelques mois, j'avais souhaité qu'elle se termine, Monique avait bien voulu me reprendre en revenant.

La réunion ne suffit pas toujours à colmater les brèches. Il me restait quelques lézardes au cœur, que je ne m'expliquais pas. Comme un goût d'incomplet – un régime sans le sel du plein bonheur.

Il m'a fallu quelques mois pour reconnaître le vide, et donner un nom à ce qui manquait encore davantage que Gwenaël, désormais universitaire métropolitaine, au cercle familial³.

« C'était un après-midi de mars azuréen. Je fourre dans la voiture, après m'être octroyé un congé que la grandeur des buts poursuivis justifiait amplement, Monique et des Chinois de confiance rameutés à dessein. Je m'assieds arrogant et narquois face aux branches du volant. J'énonce : Je veux un chien, il me le faut d'ici le soir.

Conciliabule frémissant de la partie locale. Désignation d'un lieu où naguère ces transactions pouvaient se conclure. Échec momentané par défaut de coïncidence horaire. Cap vers un canal dont les berges abritent maîtres et animaux, les uns, moyennant barguigner, acceptant de céder les autres à des destins qui les indiffèrent.

Pied posé sur l'asphalte, la troupe, excitée comme moi (la Lune de la veille

³ Les paragraphes qui suivent encadrés de guillemets sont extraits de Hoopoe, op.cit. Le texte en est ajusté à la marge pour correspondre au style des présents Contes.

était bien rebondie), passe de chiot en chiot. Ces êtres-biberon sont trop nombreux pour moi. Je me ressens du surnombre comme d'un lénifiant, je n'ai plus envie d'être auteur ni présent.

Pourtant, à la fin de la cohorte dérisoire des chalands, j'envisage le Chien, celui qui est déjà fort sous son poitrail, le torse de ses pattes élargissant la robe, dont le poil orangé porte de la poussière, attirant le regard vers la truffe rosée. La langue pend, noirâtre, entourée des splendeurs de crocs étincelant sur un sourire feint. Les yeux sont boutonnés, châtaigne dévernée ceinte de longues fibrilles à la blancheur extrême. Les oreilles se dressent sans effort tant leur triangle est court. La queue est rabattue d'un panache coudé, le bout époussette à tiers chemin le râble. Une chaîne pesante entrave l'animal, dont il faut se pencher pour lui flatter le crâne.

Je veux, dis-je, et les autres acquiescent. Le marché est conclu. La bête rejoint l'automobile, instrument inconnu auquel je l'accoutume, l'enserrant entre mes jambes hésitantes sur le trajet du retour.

Humoristes sans doute, les maîtres antérieurs, Chinois contrevenants, avaient

affublé le chien du doux nom de Calme et Tranquille, 宁宁. Ning-Ning est antinomie, mais l'assume. »

L'arrivée de Ning-Ning au foyer fut donc mouvementée. De ce que j'ai par la suite compris de mes collègues, qui avaient pu échanger avec le vendeur avant que son sort ne fût scellé, Ning-Ning avait passé l'essentiel de son existence enchaîné sur un balcon entre deux exhibitions à la foire semi clandestine, attendant le chaland qui ne venait pas.

L'enchaînement n'était pas métaphorique. Les maillons dont nous avons hérité lui enserrant le col d'anneaux bien réels, bien pesants, bien en acier cliquetant d'étranglement. Lorsqu'il s'est agi de lui ôter le carcan, Ning-Ning s'est volontiers prêté à l'exercice. Mais lorsque, passé quelques heures, l'on se proposa de lui faire revêtir le collier auquel arrimer la laisse qui devait lui permettre de déambuler dans les rues de Pékin en y respectant les règlements municipaux, pas de ça, Lisette !

Visiblement, le shiba-inu samoyède retournait à l'indépendance ancestrale, se

proclamait chef de meute et refusait toute entrave.

Puisque je l'avais amené, il me revenait de le contraindre.

Les concepteurs d'appartements destinés aux diplomates résidant à Pékin avaient dû s'enquérir du pourquoi et du comment auprès de leurs homologues américains. C'est du moins ainsi que je m'expliquais l'implantation aux confins de notre vestibule d'un immense placard aux allures de dressing dénudé, au moins une demi-douzaine de mètres carrés pour héberger une pelle, une balayette plus un morne balai coiffé d'un seau et de sa serpillère.

Pour une fois, ce cabouin revêtra quelque utilité. J'agrippe Ning Ning par les poils de la collerette, collier et laisse dans l'autre main, je les jette, chien et attirail, dans ce qui va devenir notre enceinte, y pénètre et claque la porte sur de sombres desseins.

La bataille fit rage durant une petite éternité - griffures, mordillements, regimbage, à la fin le dragon fut terrassé. Je sortis du cabinet noir un rien décoiffé et égratigné mais victorieux. Ning- Ning avait

son collier, la laisse était prise dans l'anneau, il acceptait de marcher au côté de sa nouvelle famille pour une toute première sortie de chien civilisé.

Ce pas franchi, Ning-Ning eut l'existence heureuse du Pékinois moyen. Sa taille était compatible avec les normes de l'heure. La municipalité atermoyait entre interdiction et tolérance pour la possession d'animaux domestiques, dont étaient craints à la fois les risques de transmission de maladies – on ne parlait pourtant alors ni de SRAS ni de COVID –, et les agressions envers des personnes, d'autant plus fantasmées que chez le Chinois courant d'alors la cynophobie était fort répandue.

Dans les années Ning-Ning, le chien domestique était accepté en ville dès lors que son gabarit était considéré comme raisonnable, à savoir moins de trente-cinq centimètres au garrot. Le nôtre frôlait le gigantisme et frisait l'interdiction, mais notre évidente qualité de famille importée nous évita le tracasserie de mesures tatillonnes.

Le shiba-inu pouvait donc en toute quiétude échanger lors de la promenade du soir avec ses congénères de la

résidence. On promenait nombreux le long de la rivière du Cheval de Lune (liang ma he, 亮马河), à l'abri des saules et des peupliers hérités de l'amitié sino-soviétique appliquée à la lutte contre la désertification. Dans la société anglo-saxonne, les bonnes d'enfants ont charge de landau, cap au square. À Pékin, la cynopatie⁴ incombe aux domestiques que la tradition dénomme Ayi, 阿姨, Tantine.

Monique, qui se chargeait de la balade vespérale, était d'autant mieux admise au sein des cohortes ancillaires en promenoir que la race rustique de Ning-Ning, nous vîmes par la suite des dizaines de chiens de son type dans la cour des fermes de Pékin rural, portait témoignage de sa normalité et rappelait aux locales leur terroir d'origine. Ning-Ning étant au demeurant de bon caractère, il noua d'aimables connaissances avec tout ce que le quartier connaissait de race traficotées pour respecter les normes de taille.

⁴ Néologisme de bonne facture – du grec Cyno pour chien, comme dans cynocéphale, et Patein deambuler comme dans péripatéticienne.

Le citoyen Chinois possesseur d'animal domestique souhaite disposer d'un compagnon de bonne facture, mais ne veut pas risquer d'amende pour dépassement de toise. Il y a donc de par les rues outre des bichons, des chihuahuas ou des teckels, des mini cockers, des caniches de poche, des malinois nains – toutes races produisant parfois des individus un peu plus petits que les canons officiels, se prêtant donc bien à une sélection minimaliste.

Cependant, du moins à cette époque, tous les Chinois ne souhaitaient pas devenir des familiers des meilleurs amis de l'homme. En réalité, bon nombre d'entre eux, qui n'avaient de connaissance canine que livresque, nourrissaient une forte méfiance envers des animaux qu'ils imaginaient sauvages, agressifs, malpropres, bruyants et vecteurs de maladies parasitaires.

Lorsque, forte de la bonne ambiance régnant autour de ses promenades du soir, Monique considéra opportun de présenter au reste du bureau un Ning-Ning désormais policé, cela créa un charivari d'anthologie.

Libéré de sa laisse au sortir de l'ascenseur, excité par la nouveauté des lieux, tout faraud d'explorer tant d'odeurs inconnues, Ning-Ning se précipite par une porte palière que les premières chaleurs incitaient à laisser entrouverte, la climatisation centrale ne devant se mettre en route qu'une fois le printemps passé.

C'est donc sans crier gare autrement qu'en jappant que notre animal investit un espace dont la plupart des autres occupants s'exclament, s'affolent, paniquent, cherchent à échapper à des canines promues sabres, pour certains se juchent sur les tables en panique de désespoir.

Le directeur que j'étais n'avait pas été mis dans la confiance de cette visite. Je ne puis donc que constater les dégâts, me ruer sur l'animal avant la gambade de trop, l'étreindre et le confier à nouveau à une laisse qui l'extrait des parties communes plus vite encore qu'il n'y était entré.

Le calme revenu avec le danger parti, je ne sais si mes collègues m'ont admiré d'avoir si bravement maîtrisé à bras le corps l'objet de tant de peurs, ou au contraire m'ont vilipendé en secret pour

les avoir exposés à tant de risques inconsidérés.

Toujours est-il que Ning-Ning ne revint plus au bureau.

Il avait ceci de commun avec Yksi, de devoir partager sa famille d'accueil avec un chat noir. Je ne me souviens plus vraiment comment ce chat pékinois nous est parvenu, ne suis pas même sûr qu'il s'appelait Blacky. L'arrivée des deux animaux en tous cas ne fut pas simultanée, Ning-Ning et son félin ne développèrent donc jamais la connivence d'Yksi et Owendo.

Ils vécurent une sorte de cohabitation facilitée par la taille de l'appartement. Les deux pouvaient s'ignorer à loisir, d'autant que le félin jouissait d'une liberté de mouvement bien plus grande. Ni laisse ni collier, il se faufilait hors les murs par le balcon couvert, et de bonds en saillie rejoignait des essarts pour les démuloter.

Ces escapades pouvaient durer des heures, voire des jours, une fois ce fut deux semaines, pendant lesquelles l'absence ne pesa guère à Ning Ning – non plus d'ailleurs qu'à quiconque dans la maisonnée, tant ce fils noir du ciel avait su

faire valoir son arrogance et son indépendance. Quand il nous revint, retrouvé terré dans le parking souterrain de l'immeuble par lequel s'opérait parfois, besoins faits, le retour de Monique et Ning-Ning vers la cage d'escalier, ce chat était pratiquement revenu à l'état sauvage, étique et authentique de quant-à-soi feulant.

La cohabitation reprit ainsi sans tendresse ni rivalité, jusqu'au jour où le rapatriement métropolitain nous amena, comme avec Owendo au départ du Gabon, à trouver une famille d'accueil pour notre félin surnuméraire.

Les Chinois s'habituent plus facilement aux chats qu'aux chiens – celui-là fut casé sans problème auprès d'une collègue. Malgré mes fréquentes allées et venues et les contacts maintenus par la suite avec l'hôtesse de Blacky, je n'ai pas demandé de nouvelles, et l'on ne m'a rien dit, ni potée ni potin.

Avant même le grand rapatriement, Ning-Ning connut la transhumance d'été. C'est là, au cœur des Monts d'Arrée, qu'il rencontra Yksi.

Le cocker vieillissant se fit d'abord une joie de retrouver sa famille d'origine – non qu'il fût malheureux avec celle d'accueil, traité qu'il était comme coq en pâte à l'instar de ses deux cousins, Black et Ticky, mais tout de même, on a la mémoire du cœur.

Il avait donc accepté de transporter ses cliques et ses claques d'une maison de village vers une autre. Nous avions acquis une bâtisse maintenant bien restaurée à quelques mètres de celle des parents, grands-parents et surtout beaux-parents, assez proches pour ne pas les renier, assez distants pour ne pas s'emmêler.

La première nuit, Yksi se faisait déjà papattes en rond avec un soupir d'aise, lové au bout du canapé, quand tout soudain, surgi de nulle part, ce diable de Ning-Ning vint lui contester l'intimité du foyer, sautant sur les mêmes coussins, quémandant à la même table, et surtout récoltant la même attention.

C'en était trop pour le patriarche – après l'abandon, l'humiliation. Yksi sortit dans la nuit tombante pour regagner ses pénates d'exil, là où au moins on le respectait sinon

comme chef de meute du moins comme co-leader.

Nous ne revîmes plus guère Yksi qui avait choisi son camp puisque, avait-il compris, il n'était plus du nôtre.

Comme la Providence le punissant de son lèse-cocker, Ning-Ning fut quant à lui victime d'un incident au lourd potentiel.

Pour faciliter le transport des animaux de famille, la Swissair – c'est ainsi que se nommait encore une compagnie florissante et cossue, assurant de liaisons quotidiennes directes entre Genève et Libreville ou Pékin – mettait à disposition des passagers demandeurs des cages de différentes tailles, blocs de plastique gris au logo helvète avec entrée par une petite porte grillagée, mangeoire et abreuvoir de série, fournies avec tapis de sol.

Nous avons fait bien sûr l'acquisition d'un tel objet pour transporter Yksi, et Ning-Ning en avait hérité après un premier retour dans les paniers à salade de la Finnair, bien moins confortables.

Nous voici rendus chez nous à Pékin, attente devant la sortie des bagages spéciaux où le chien doit nous être remis en cage et sur chariot avant d'aller faire

tamponner son passeport, livret sanitaire international, Ning-Ning avait obtenu la nationalité française à titre vétérinaire, consulat des Monts d'Arrée à Pleyber-Christ.

Les responsables de l'aéroport de Pékin mettent un point d'honneur à ce que tout s'y déroule sereinement, rapidement, sans heurts ni anicroches. Or, voici une demi-heure, bientôt trois-quarts d'heure que nous attendons en vain. Pas de chariot, pas de Ning-Ning. Aurait-il manqué l'avion ? Les portes de la soute où voyagent les animaux ne se sont pas ouvertes en vol, nos autres bagages ont atterri il y a lurette sur le tapis qui va bien ...

Inquiétude, vellétés de s'enquérir, mais auprès de qui, il n'y a pas de guichet Chiens perdus à l'aéroport de Pékin ! Enfin les battants battent et le chariot paraît. Il véhicule notre cage, avec dedans un Ning-Ning qui voise son indignation. Mais l'objet est méconnaissable. Toit enfoncé, grille rafistolée de fil de fer, sous quel train le pauvre chien est-il passé ?

La réponse viendra du vétérinaire chargé de tamponner le passeport canin. Il parle raisonnablement anglais, et peut

donc expliquer : lors de l'atterrissage, les attaches de caisses mal arrimées ont lâché, l'une est tombée sur le sommet de la cage, faisant sauter les picots de la grille. Ning-Ning aussi affolé que la sœur de Fernand Reynaud lorsque l'éléphant s'assit sur sa 2CV rouge⁵ échappe aussi vite qu'il peut à l'écrabouillage, s'aplatit dans un coin pour amortir les secousses, le bruit, les vibrations de l'avion, pour ensuite, une fois l'appareil immobilisé, se mettre à courir, bondir et hurler dans la soute comme il sait si bien le faire.

Le Chinois a souvent une crainte du chien – et les premiers bagagistes à entrer dans l'espace où cavalait notre boule de poil n'y faisaient pas exception. Nul d'entre eux ne sait quoi faire pour neutraliser l'animal. Ils vident les bagages par la trappe en organisant tant bien que mal un barrage pour éviter que le chien ne saute des quelque trois mètres surplombant le tarmac. Ce jeu d'évitement dura jusqu'à l'arrivée d'un préposé cynophile mandaté à cet effet, muni de friandises permettant de calmer, d'amadouer, de ré-encager le

⁵ "La 2CV de ma sœur", sketch de 1960

chien dans son habitacle ensuite rafistolé à la hâte.

C'était toute l'histoire. Le seul accident d'avion de toutes nos pérégrinations – mais il marque ! Dès lors, à chaque fois que nous volions au-dessus d'une cage, Monique ne manquait jamais de demander à l'hôtesse, parfois perplexifiée, de bien vouloir faire vérifier l'arrimage en soute avant le décollage ...

Les années passèrent alors sans autre contretemps. Lorsqu'en fin de Chine Ning-Ning s'en vint goûter les joies du pays gessien, le cocker était déjà passé sous les roues du tracteur. Ce sillon butté nous évita d'avoir à organiser une cohabitation difficile ou à entériner une ségrégation définitive.

Ning-Ning a bien failli ne pas jouir dans la durée des avantages de Ferney-Voltaire.

Pour notre réintégration, le choix s'était porté sur un joli appartement dans une résidence quelque peu excentrée mais proche du lycée international où Madenn devait compléter ses études secondaires (Gwenaël poursuivait du côté de Lyon une formation médicale plus que brillamment entamée).

Habiter rue de Vessy présentait l'avantage de se situer à deux pas voire moins de fourrés et bosquets encore suffisamment touffus pour entretenir un semblant de mystère sur le tracé de la frontière franco-suisse, que l'on enjambait à loisir tout autour de cette bande d'agglomération fort justement nommée Les Fins.

Je venais juste de me réapproprier un bureau cossu au neuvième étage du siège de mon Agence, vue imprenable sur le lac Léman et les Alpes enneigées d'éternité au travers des trois fenêtres auxquelles mon grade directorial me permettait désormais de prétendre, quand un téléphone paniqué m'extirpe d'un véritable lagon de béatitude.

Monique est éperdue. Elle avait emmené Ning-Ning pour sa promenade vers les bois vicinaux, givre craquant des feuilles mortes, senteur des derniers champignons quand, fut-ce un chat, un lièvre, un chevreuil, le Ning-Ning tout à coup s'est arc-bouté, pour se ruer avec une telle force sur une sente fraîche que le collier en a glissé tout le long de sa collerette luisante du crachin de ce tôt février. Il s'est sauvé, il court encore, il ne

reviendra pas, il ne saura pas retrouver son chemin, le tatouage ne renvoie pas à notre adresse d'ici, personne ne nous le signalera, que faire, mais que faire ...

Je ne puis pas grand-chose depuis mon téléphone, et à supposer que je revienne en hâte, je n'aurais guère pu aider. Je lénifie donc du mieux possible. Même s'il passe la frontière les Suisses ne le mangeront pas. Les vétérinaires sont en réseau transfrontalier, on verra bien dans quelques heures. S'il n'est pas revenu, quelques coups de fils nous situeront au centre d'une vaste opération de recherche.

J'avais joué à bon escient la carte du calme. Trois quarts d'heure plus tard un autre appel. Soulagement. Ning-Ning tout fier de son incursion – excursion en terres vierges avait retracé la route vers ses appartements, déniché le concierge de la résidence dans ses occupations de plein air, s'était fait ouvrir la porte du hall et avait jappé à l'huis jusqu'à ce que sa maîtresse lui ouvre, trop rassurée pour même le houspiller.

Les photos qui suivent l'incident nous montrent cependant un col bien serré autour de la crinière. Sino-japonais, Ning-

Ning était sans doute prédestiné à l'étranglement.

L'étreinte se desserrait, bien entendu, lors des vacances de Kermorvan. Ning-Ning faisait alors librement son faraud de talus en venelles, coursant tout à loisir le moindre muridé.

Cette liberté retrouvée faillit, cependant, lui être fatale. Nous n'étions pas les seuls à estiver dans les parages de Brennilis. D'autres y circulaient, sans forcément prendre garde aux shiba-inus fauve déboulant de nulle part.

Une après-midi augustine, je mettais le pied hors de la véranda pour m'en aller tâter l'air du temps. Notre propriété est sise en contre-bas d'une des deux rues principales de Kermorvan, on en sort par des bouts empierrés de chemin creux avec chacun des embranchements menant chez untel, au pré d'en bas ou au bois d'en haut.

Bruit de moteur, crissement de freins, comme un choc sourd. Je vois Ning-Ning en vol plané comme s'il avait sauté à une hauteur inhabituelle, j'entends une voiture qui reprend un élan rageur, à peine interrompu par une collision.

Car collision il y a eu, et délit de fuite. Je me hâte du moins lentement que je puis vers la source du bruit, me demandant combien de morceaux il me faudra ramasser, et quel vétérinaire contacter pour essayer d'en recoller quelques-uns, quand au détour d'un moellon je trouve mon Ning-Ning, l'air un peu groggy, s'ébrouant comme s'il sortait du bain. Solides, ces races rustiques !

Miraculé de la route, le Gessien de Pékin sera donc du voyage moscovite, quelques mois après son traumatisme campagnard. Il apparaît en bonne place sur le joli dessin utilisé comme faire-part de déménagement que le beau-frère de l'heure, le caricaturiste, nous avait consacré. Plus d'enfants pour accompagner le déracinement. Nous ne sommes que trois à occuper les coupoles de Saint-Basile, et le plus radieux des trois, sous le crayon de l'artiste, c'est visiblement Ning-Ning, heureux de compléter sa tri-continentale.

Lorsque nous arrivons à Moscou, mois de janvier 1998, le thermomètre affiche ses vingt degrés de saison, en dessous de zéro, cela va de soi. De quoi refroidir tout humain normalement constitué, mais rien

qui impressionne notre shiba-inu samoyède.

Ning-Ning descend d'une longue lignée quasi-sibérienne, et sa fourrure se nourrit, dirait-on, des frimas de chez Rus.

Sa résistance contribue à nous endurcir, puisqu'il faut bien permettre à l'animal de satisfaire ses besoins légitimes en l'accompagnant sur le gel craquant solidifiant les neiges qui recouvrent jusqu'à mi-avril la cour intérieure de notre immeuble dit stalinien, avenue de la Paix, Prospekt Mira.

Les variations de température du climat continental sont fortes, et Ning-Ning y muait à loisir. Tout allait pour le mieux, jusqu'à ce qu'au premier automne du siècle nouveau – c'était le mois suivant sa cabriole de Kermorvan – un mal de dents visible, la mâchoire rechignait aux crosses de poulet, amène à consulter un vétérinaire du cru.

Lequel informe Monique que, d'une part, Ning-Ning n'était pas lorsqu'il nous fut acquis le jeune homme affiché mais bien déjà un adulte expérimenté, passant donc en un instant de sept ans putatifs, la fleur de l'âge, à dix ans bien sonnés, début

de vieillissement, et que, d'autre part, il fallait procéder à une extraction de canine, faute de quoi le mal de dents gangrènerait toute une mandibule.

Prenant acte du premier, Monique consentit au second, qui nécessitait une anesthésie générale, les chiens n'aimant pas particulièrement les explorations dentaires, et ayant tendance à le faire sentir – croc infecté ou pas.

Il y a doute sur ce qu'il advint ensuite dans le secret du cabinet dentaire. Il est possible que, trompée par l'épaisseur d'une fourrure cachant en fait un corps des plus fluets, la vétérinaire ait surestimé la masse d'icelui, administrant dès lors une dose excessive de chloroforme. Tout aussi possible est le manque de résistance d'un corps de chien vieillissant malgré lui, qui venait de subir sur les routes de Bretagne un traumatisme majeur dont les séquelles bien que non détectées pouvaient néanmoins être réelles.

Mais foin de l'étiologie de comptoir. La vérité est que, en venant vers le soir récupérer Ning-Ning à la clinique, Monique apprit que l'opération s'était bien passée, mais que le cœur canin avait cessé

de battre au milieu, que la mécanique s'était relancée après massage, qu'il ne devrait donc pas y avoir de conséquences, mais qu'on ne savait jamais ...

Il paraît, nous dit Jung, que rêver de maux de dents n'est pas bon signe. En l'espèce, le mal bien réel de Ning-Ning aura été le précurseur de très sérieux dommages.

Nous étions quelques semaines après l'extraction dentaire, une nuit printanière du samedi au dimanche, paisible contemplation au salon d'insipides programmes d'une TV5 alors balbutiante. Ning-Ning sommeillait dans la chambre jusqu'à ce que nous parviennent des sons incongrus, comme les heurts de qui sonderait les murs de la pièce attenante.

L'on s'en va voir – quelque gros rat volant nous aura forcé le battant de la fenêtre et cherchera vainement la sortie ?

Nous avons hélas près d'à moitié raison. C'était bien un animal qui se heurtait aux murs – mais c'était notre Ning-Ning. Comme fou, cherchant à échapper à un mal mystérieux, il ricoche de ci, de là, de travers, saute en bonds erratiques à une vitesse telle que le rebond

de sa carcasse sur les murs ou la porte sont autant de changements de direction pour sa course sans fin, pour sa course sans autre but que celui d'échapper à l'on ne sait trop quoi, mais que l'on devine effroi, torture, douleur.

Ning-Ning est devenu pareil à un oiseau introduit par hasard sous une véranda entrouverte, qui s'affole à rechercher la sortie, heurte l'une après l'autre les vitres translucides l'isolant du salut, s'assommant à chaque battement d'aile sur le battant trop dur, défaillant à moitié, et puis recommençant, encore, toujours, jusqu'à tomber d'épuisement et de renonciation.

Monique a compris avant moi la terrible issue qui se prépare – peut-être la vétérinaire l'avait-elle prévenue contre cette crise d'hyperactivité épileptique. Je vois ses yeux s'emplier de larmes, j'entends comme un sanglot, elle sort de la chambre dont elle ferme la porte sur le chien bondissant à l'aveugle et moi qui n'en peux mais.

Dans un spasme de lucidité, Ning-Ning m'envisage. Son dernier bond l'affale à ma portée, je puis l'enlacer, le cajoler, lui parler, m'essayer à le rasséréner. Jamais je

ne l'avais tenu aussi câlinement, il ne l'aurait pas supporté, jamais je ne lui avais parlé aussi longtemps, il ne m'aurait pas écouté. Il me semble que cette sollicitude produit comme un effet. Le chien me regarde, intensément, ses châtaignes tristes un peu, on dirait qu'il sourit, son souffle se calme un peu. Et dans mes bras le grand raidissement, tout son corps se déplie ... Ning-Ning vient de mourir, là, dans mes bras.

Je le pose sur le lit, ouvre la porte, rejoins Monique, lui dis « C'est fini ». Elle n'ira pas voir. Elle me laisse contacter le chauffeur – Yuri est notre bouée, le seul dans cet immense Moscou dont j'aie le contact et dont je sais qu'il répondra, quelle que soit l'heure, quel que soit le motif. Un ancien militaire, l'Armée rouge forme autant à obtempérer qu'à prendre les initiatives qu'il faut.

Il est passé minuit, mais Yuri répond avant même la fin de la première sonnerie. Je mobilise mon pauvre russe. “Собака умерся. Что делать ?” Le chien est mort. Que faire ?

La réponse est lapidaire, à la hauteur de ce que j'attendais. « Я подхожу », J'arrive.

Un quart d'heure à peine, il est là. Les rues sont désertes à cette heure, la Volvo de fonction garée à la porte de son domicile a vite tracé la route.

Pas de condoléances ni de questions inutiles. Constat du décès, carnet noir sorti de sa poche pour y identifier le numéro de téléphone qui convient en de telles circonstances. Yuri appelle, je l'entends expliquer la situation, donner notre adresse. Il raccroche. « *Через десять минут* », Dans dix minutes.

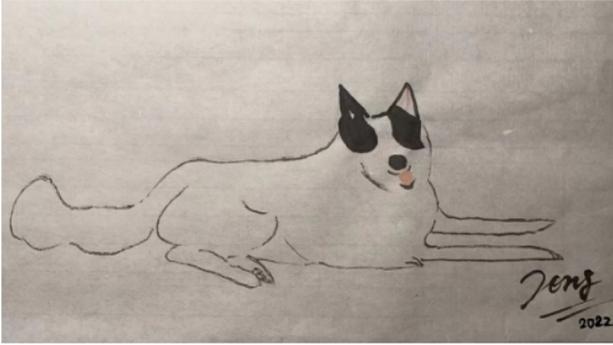
Le délai n'est pas écoulé que l'on sonne. J'ouvre, me retrouve face à deux solides gaillards en tenue d'égoutier, gants et tablier bien enveloppants. Je guide les croque-morts vers la chambre, Monique assiste à la levée du corps, qui me semble bien petit dans sa couverture fétiche. Les préposés nous font comprendre que la crémation inclura le linceul, Ning-Ning partira dans un cercueil de laine.

Je vais pour sortir les roubles qu'il faut pour rétribuer le service, Yuri m'arrête « *Бесплатно* », c'est gratuit. Service public de la ville de Moscou.

Les agents municipaux s'en vont avec leur fétu de poils. Deux heures sonneraient

s'il y avait un clocher dans les environs.
Yuri accepte un café, puis nous laisse,
Monique et moi. Je me sers un whisky. Mes
mains tremblent un peu.

Echu eo. Tout à l'heure c'est dimanche,
il y a brunch au Sheraton ...



LYETTA

Alors que Ning-Ning fringuait encore, Monique avait remarqué, au pied de notre immeuble, là où les kiosquiers étalaient leurs revues, une chienne alanguie, sans vraiment de maître mais se raccrochant à qui ne la rejetait pas. La fin d'hiver avait dû être rude pour la jeune clocharde, qui se taraudait des terriers dans la neige accumulée pour sinon y avoir moins froid, du moins se procurer le sentiment d'un abri.

Le départ de Ning-Ning avait ravivé l'intérêt pour cette marginale. Une visite familiale était prévue dans les jours qui ont suivi le deuil. L'occasion de soumettre l'idée d'adoption de SDF à la sagace appréciation de Madenn, fille cadette experte en chiens – Madenn entretient avec tous les canidés une forte relation d'affectueuse domination payée, à l'occasion de jeunes bisous trop appuyés,

de souvenirs cicatriciels fièrement assumés. Même pas peur !

Et ce chien-là, diagnostique-t-elle, nulle crainte à en avoir. Yel est tout doux (le genre de l'inconnue nous était encore caché, tant elle passait ses journées couchée, les pattes repliées comme en pudeur on s'occulte l'intime). Yel sera reconnaissant, son jeune âge apparent en fera un compagnon au long cours.

Monique prend bonne note, ne dit mot, la visite familiale se poursuit et s'achève. La routine poursuit son train, rien de spécial jusqu'à ce soir où, rentrant du bureau, j'entends ouvrant la porte des grands sploutchs et autres clapotis accompagnés de rires qui me permettent d'éliminer d'emblée l'hypothèse d'une inondation transformant notre kommunalka en pataugeoire.

Les sons sortaient de la salle de bains, plus précisément du pourtour de la baignoire, où Monique et Tatiana, son aide-ménagère moscovite, frottaient depuis des heures pour décroasser de trop de semaines à la rue la chienne définitivement adoptée avec l'assentiment et la permission de ses protecteurs à titre

précaire, les kiosquiers de la bouche de métro.

Les rires de l'heure venaient du fait que les deux lavandières venaient de se rendre compte que l'oreille sur laquelle elles s'escriaient depuis dix minutes à vouloir la rendre plus blanc que blanc à l'instar du reste du pelage est en fait bien noire de poil, par une bizarrerie de bigarrure qui fait le charme de Lyetta.

La chienne se nomme en fait Juliette *Джульетта*, mais l'aphérèse est de mise. Quant au Y, c'est moi qui en ai décidé, parce que cela faisait joli. Lyetta est toute jeune, à peine adulte, c'est un chien de Canaan noir et blanc, surtout blanc, une rareté, comme le décalque de Friday, celui que le fils Kennedy, le pilote ayant voulu, pour son malheur, conduire un avion avec un pied dans le plâtre, promenait sur les trottoirs New Yorkais selon les photographes de Paris Match⁶. Son maître, celui de Lyetta, pas celui de Kennedy Junior, un vieux monsieur du quartier, est mort il y a quelques mois. Les héritiers

⁶ John-John-Kennedy-Jr-mort-1999-Archives-Photos-1637284

n'ont pas voulu de la chienne – cela revient cher et demande de la place, avoir un chien à Moscou n'est pas à la portée de tous.

Avant de devenir par la force des choses chienne des rues, Lyetta avait été élevée dans une atmosphère trop stylée pour frayer avec les bandes de chiens errants qui parcourent la ville en nombre proportionnel à la gravité de la crise économique. Elle n'a pratiquement pas quitté l'endroit où elle fut éjectée sans ménagement, laisse ni collier d'une grosse voiture noire prenant tout aussitôt la fuite vers des pénates qui ne seraient jamais les siennes.

Depuis, cela a fait tout un hiver et une bonne partie du printemps, elle attend. Dans la journée, elle tient compagnie aux kiosquiers. Ces derniers la nourrissent de ce qu'ils peuvent. La nuit, lorsque les baraques ferment, elle se trouve un abri. D'abord en automne sous les feuilles mortes, puis l'hiver venu en creusant des sortes d'igloos dans la neige compacte, au printemps frissonnant sous la bâche des étals.

Lyetta s'est vite acclimatée, l'appartement lui est chauffé et

confortable. Nous n'avons donc aucun scrupule à la laisser de faction le premier dimanche suivant son adoption. Pas question de déroger au rite du brunch dominical, champagne soviétique à flots, caviar presque à gogo, et un magicien passant de table en table escamoter les cartes entre ses doigts où manquent quelques phalanges.

Nous avons donc confié les clefs au chien. Nous la laissons roulée en boule sur une couette dont il avait été décidé qu'elle lui servirait de couche. Le parquet nu aurait été trop rustique et les lits un peu diable-tentateurs, nul ne sait combien de temps un sphincter de chien nouvellement adopté pourra tenir une vessie close. Le domaine consenti se limitera donc à l'entrée, la cuisine et le séjour.

Pas de raison que cela se passe mal. Lorsque nous revenons, quelques heures plus tard, tout est d'ailleurs tranquille derrière la porte close. Pas de geindre ni de hurlement, Lyetta a retrouvé ses marques de chien prolétaire embourgeoisé.

Clef dans la serrure avec déjà l'idée de féliciter l'animal pour sa bonne tenue. Mais

derrière le battant, ce qui nous accueille est une sorte de père Noël rigolard, la tête couverte de toutes les plumes d'eider que peut contenir une couette moscovite, ladite couette, ou plutôt son enveloppe extérieure, reposant sur le garrot comme un manteau royal accompagné de sa traîne de cérémonie.

Lyetta a l'air tellement heureuse de nous revoir, que ses yeux pétillants font oublier toute velléité de gourmander ou de morigéner. Elle a dû, à nouveau livrée à elle-même, retrouver ses instincts de fouissage tutélaire.

A défaut de neige ou de feuilles, le duvet ferait office de terrier. Il suffit de désourler en quelques coups de crocs, pour bien secouer ensuite afin de se faire une place par évacuation du trop-plein de bourrage. L'exploratrice en était rendue à l'intromission lorsque notre retour interrompit l'expérience.

Si ce premier dimanche avait suscité quelque inquiétude quant aux bonnes manières de Lyetta, la suite des événements nous rassura pleinement. Toute jeune encore, le vétérinaire, un autre que le malheureux dentiste de Ning-

Ning, nous avait confirmé sa virginité prépubère, Lyetta avait eu le temps de se faire éduquer à la bienséance urbaine. Elle savait marcher en laisse, et retenir ses besoins toute une nuit.

Ce fut donc en toute sérénité que nous la fîmes voyager, une paire de mois plus tard, vers des vacances bretonnes et bien méritées.

Ning-Ning avait souffert dans la soute, mais les difficultés de Lyetta commencèrent bien avant. La Swissair nous avait fait don, avec leurs excuses les plus sincères, d'une cage toute neuve après l'incident que l'on sait. Le hic, c'était que les deux chiens, Ning-Ning et Lyetta, n'avaient pas vraiment le même gabarit. Alors que l'un passait par la grille menant à la cage comme tel qui franchit un arc de triomphe, pour l'autre cette ouverture devait lui faire penser à un chas dont elle serait le fil.

A peine pouvait-on lui faire pénétrer la tête, que le train arrière gigotait à l'extérieur, pattes arc-boutées sur les montants pour empêcher une pénétration complète. Si l'on essayait par le siège, les pattes intérieures gigotaient avec tant de

véhémence qu'on ne pouvait penser tasser la tête dans la boîte.

Nous avons libéré le chauffeur, et nous retrouvions donc seuls devant l'aéroport avec bagages, cage et chienne, au risque, faute de pouvoir faire tenir la troisième dans celle du milieu, de nous retrouver avec les premiers, ayant raté l'avion.

Heureusement, un chaland bâti à la Alexeiev⁷, qui contemplait nos efforts avec une attention narquoise, vint nous tirer de ce qui devenait une bien mauvaise passe.

Il nous expliqua en somme le principe de la boîte à formes.

D'abord, positionner la cage verticalement. Ouverture vers le haut, une personne pour maintenir la grille ouverte, l'autre pour stabiliser le cube, la troisième, Alexeiev, tenant le chien entre ses bras fermes de manière à l'immobiliser, le soulevant au-dessus de la cage, et l'enfonçant tel un suppositoire à poils durs dans la porte de la grille aussitôt refermée avant basculement de la boîte en position

⁷ Vassili Ivanovitch Alexeiev (1942-2011) était un haltérophile soviétique surnommé « L'homme le plus fort du monde » dont il détint 80 records dans la catégorie des super-lourds.

horizontale. Lyetta n'a pas eu le temps même de protester, pas d'autre choix que de se rouler en boule, en route pour la Bretagne, via Genève.

Le voyage se passa bien jusqu'à Cointrin. Nous devions y récupérer notre voiture en résidence amicale pour poursuivre la route, après quelques simagrées protocolaires. Les amis qui fournissaient un parking de transit pour notre véhicule étaient venus nous réceptionner à l'aéroport. Break Volvo, largement de quoi faire tenir cage, valises et chien à l'abri du hayon. Bavardage routier, les quelques kilomètres jusqu'au lotissement de Prévessin sont vite avalés.

Avalé, ce verbe ne s'applique alors pas à Lyetta. Trop secouée, trop émotive, elle avait régurgité tout ce qu'elle pouvait, tout tranquillement, souillant et embaumant un coffre autrement flambant neuf. Notre hôte jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. Ce fut d'ailleurs notre seul cas de cinétose canine : toujours fournir à l'animal un point de vue sur la route, stabilisateur d'oreille interne. L'ami soucieux de préserver ses banquettes de la

chute des poils et des traces de pattes l'avait oublié.

Regrets, excuses, attrition, cette année-là nous avons quitté fort vite le jardin amical d'ordinaire si accueillant.

Le séjour transitoire aux Citadines, les deux journées de route pour rejoindre Kermorvan se passèrent sans autre anicroche. Lyetta cependant n'était pas au bout de ses souffrances, pour son voyage initiatique vers les terres de l'ouest.

La pauvre chienne devait se la gagner, la Bretagne. Monique ne se sentait ni d'imposer le port des petites culottes rouges, ni d'assumer la charge ou la liquidation de multiples portées. Lyetta en son jeune âge dut passer sur le billard. La stérilisation prise en charge par le vétérinaire du ressort se passa du mieux qu'il était possible.

C'est dire que, de retour au foyer, Lyetta se réveilla progressivement de son hébétude anesthésique pour prendre successivement conscience de la collerette de plastique qui entravait sa perception du monde, donc ses mouvements, et de la douleur fulgurante qui lui tirait le ventre.

Elle reprit alors ses habitudes de chien errant, se trouva une niche sous l'escalier à claire-voie, dont nul ne pouvait tenter de la déloger sans se trouver confronté à un sourire carnassier soutenu d'un grognement si vindicatif qu'il valait mieux s'abstenir de porter la main au collier pour tenter d'extraire la chienne de sa tanière sous limon.

Cette réclusion volontaire dura deux ou trois jours le temps que la brûlure s'apaise et que la cicatrisation permette d'ôter l'infamante collerette. L'animal ne risquait en tapinois une pattée hors de son refuge qu'au cœur de la nuit, pour aller s'abreuver et s'alimenter dans les récipients laissés à portée, retrouvés renversés et sur-lichés au petit matin. Seuls deux yeux perçant sous la première marche témoignaient alors de l'intérêt porté au ré-achalandage.

Même si la douleur s'en était allée, Lyetta condescendant à nouveau à fréquenter les humains, il lui resta pendant longtemps quelque chose de ces souffrances. Comme une méfiance envers qui s'approchait trop sans intention claire.

Cette méfiance est sans doute à l'origine de la réputation de regard sournois que lui

fit le père de Monique, lorsqu'il accepta de s'en occuper le temps, une quinzaine, que je participais à une réunion outre-Atlantique où Monique m'accompagnait.

La suspicion du beau-père envers celle de l'animal fit que, les journées, Lyetta était attachée à un piquet comme une chevrette dotée d'une bride certes de plusieurs mètres, mais entrave quand-même, sur la pelouse qui faisait face à la longère. L'idée était de prévenir le risque de fugue et de frasques, qu'il soit ou non avéré. Aucun loup ne vint dévorer la plantonne. La fête dont elle nous gratifia pour sa libération au retour de notre voyage chassa de sa mémoire tout souvenir cuisant.

Le beau-père continua de lui trouver l'œil torve, mais pour nous il demeurait humide d'une reconnaissance dépourvue de rancune.

Les séjours en Bretagne incluaient heureusement aussi leur quota de plaisir. Grandes pattes, agilité, poil rêche passant sans dommage au travers des fourrés, Lyetta aimait la lande, les cours d'eau, les chaos de rochers dont regorgent les Monts d'Arrée. Nous avons parcouru ensemble

tous les sentiers du Yeun Ellez, soit partant à pied-pattes de Kermorvan via pinèdes et prairies, soit prenant la voiture pour rejoindre une zone touristique des environs, il y a tant à découvrir autour des Portes de l'Enfer.

Quand je dis « ensemble » pour décrire nos sorties, c'est un peu par antiphrase. Lyetta courait de son côté quand je marchais du mien, nous nous croisions au hasard de ses cavalcades, qui lui faisaient quérir tel faisan, tel lièvre, tel chevreuil.

Parfois je la voyais galoper de conserve avec le frère de Bambi, ou bien s'évertuer ventre à terre à débusquer la maman de Pan-Pan. Même si nos itinéraires bifurquaient, jamais nous ne nous sommes vraiment perdus l'un, l'autre ou les deux. Certes il est arrivé que, rendu à la voiture après une boucle suffisante, j'aie à faire le pied de grue pendant quelques poignées de minutes ; certes, une fois ou deux, suivant à l'oreille sa trace par ajoncs et bruyères, je me suis retrouvé sur une route tellement éloignée de notre point de parcage, qu'il me fallut solliciter par téléphone l'aide de Monique pour nous rapatrier comme en voiture-balai.

Mais en somme, cela se passait on ne peut mieux. Nos trajets se recoupaient suffisamment pour permettre à de multiples photos de témoigner d'une réelle connivence.

À l'époque de Lyetta, les progrès technologiques ont en effet permis, par la miniaturisation et la numérisation de l'art pictural, que je porte à la ceinture pour toutes occasions un appareil photo entièrement automatique, rapide à dégainer, libre des contraintes argentiques. Fini les rouleaux de 12 photos dont la brièveté et le coût de développement faisaient qu'on ne mitraillait qu'à bon escient et avec parcimonie.

Être photographe de brousse dans les Monts d'Arrée comporte certes quelques inconvénients. Les sacs de ceinture pour remiser entre deux rafales les mini-Canon et autres Panasonic ne sont pas toujours les havres les plus fiables. Il arrive que le scratch se descratch, que le rabat se dérabatte et donc que l'appareil se perde irrémédiablement dans les landes de bruyère et les buissons d'ajoncs.

Je devins ainsi par la force des pertes un des clients les plus assidus de l'enseigne Le Maigre, photographes à Carhaix. Lorsqu'elle me voyait pousser le bec de cane, la gérante savait ce qui me ramenait à elle – j'avais encore perdu mon appareil, j'étais à la recherche d'une optique de substitution, compacte et bon marché, mais tout de même de qualité.

Comme la gérante était gironde, elle s'imaginait peut-être que c'était sa personne plutôt que le besoin qui attirait le chaland. Il y avait sans doute un peu du vrai là derrière, car si mes pertes séquentielles étaient bien réelles, j'aurais pu pourvoir à mes remplacements dans de plus grandes enseignes. Mais j'aimais sans doute cette réputation d'opérateur maladroit qui donnait à mes clichés une saveur particulière. Je prenais soin de télécharger ponctuellement le contenu des cartes-mémoire, ne sachant pas si, le lendemain, celle contenant les précieuses images du jour ne serait pas en train de pourrir à l'abri d'une sphaigne.

Photographier assidument comporte aussi ses bons côtés. Emplir des pages entières d'albums ou d'ordinateur, se

réjouir à revoir des scènes oubliées, des sujets absorbant les gris des cieux bretons, des lieux de promenade avec leurs lots d'anecdotes et de rencontre.

Il y eut même une fois apothéose. L'Office du Tourisme du Yeun-Elez organisait chaque année un concours de photographies ouvert aux amateurs du cru. Le thème retenu pour 2011 – « *L'eau dans les Monts d'Arrée* » – me permit de soumettre une vue de Lyetta s'étant risquée au milieu du lac de Brennilis bien gelé, y contemplant sous un radieux soleil de janvier ou février son image reflétée par le poli de la glace.

Le cliché, « *Miroir, mon beau miroir* » , décrocha cette année-là le premier prix, un honneur me confirmant dans la certitude que, de temps en temps, je savais cliquer à bon escient, en cela digne rejeton du Nadar paternel.

Cette distinction allait avec un lot que nous aurions dû partager, un panier garni des produits alimentaires du terroir, chouchen, miel, pâté, saucisson, crêpes et autres lichouseries. Ce panier est cependant finalement devenu cadeau de bienvenue pour le médecin que la

municipalité, dont j'étais le chef, avait su convaincre de venir officier dans notre désert. Lyetta ne tira donc de la victoire de son image aucun autre avantage qu'une gloire très éphémère.

Les vacances avaient toutes leur fin. Lyetta retrouvait je crois sans déplaisir notre duplex rue de Genève. Les petits immeubles en retrait de la rue principale, dont les séparait une vaste cour arbustée, offraient un havre de paix encore magnifié, sur façade arrière, d'une immense prairie qu'une indivision insoluble préservait de l'urbanisation.

La chienne émergeait aux promenades multi-quotidiennes. Monique s'arrangeait pour, au moins une fois par jour, se retrouver innocemment au pied de l'immeuble au moment précis où des voisins russes – Genève s'est agrandie de son internationalisme sur Ferney Voltaire, qui toujours en fut le faubourg – soit revenaient des courses, soit sortaient pour les faire.

Lyetta entraît alors en extase aux caresses slaves ponctuées de mots doux dont ces voisins ne manquaient jamais de la gratifier. C'était des *душенька*, des

красивая, des прекрасно хорошая собака que l'exilée accueillait avec les yeux mi-clos, musique madeleine qui lui rappelait sa prime enfance, du temps de ce vieux monsieur qui, lui aussi, la choyait en langue russe.

La dernière promenade était nocturne, vers la mi-nuit, avec toujours Monique pour tenir les rênes. J'excipais d'autres taches impérieuses pour ne pas prendre ma part des obligations déambulatoires, ne trouvant guère d'intérêt à ces périple étoilés, nuageux, pluvieux voire brumeux, verglacés ou neigeux. Pendant que les deux parcouraient Ferney-by-night, je restais perché bien tranquille dans la mezzanine à parcourir ce qu'on n'appelait pas encore les raisons sociaux.

Il y eut changement lorsque, c'était en 2004, Monique, mal remise d'une chute subie à Pékin où elle m'avait accompagné pour une mission souvenir, dut s'abstenir, le temps d'une consolidation du côté des malléoles, de marches trop longues sur du bitume trop dur.

J'acceptai alors d'autant plus facilement de pourvoir aux sorties hygiéniques du soir, que j'y trouvais mon compte. À cette

époque en effet, le Lapin chinois dont je m'étais enamouré lors de mon affectation pékinoise⁸ vivait temporairement chez ses parents, conjoint en formation de longue durée à l'étranger. Ces parents, retraités, disposaient désormais du téléphone à domicile, avec une ligne qui leur était propre, un progrès remarquable sur la rusticité des communications d'antan-naguère.

Je m'étais aperçu que je pourrais, à l'occasion de ces sorties nocturnes, joindre le Lapin vers sept heures du matin, décalage horaire oblige, c'est-à-dire avant son départ pour le travail, sans risquer de me trouver au bout du fil en dialogue de sourds avec ses géniteurs dont le lever était plus tardif.

J'avais repéré une cabine téléphonique discrète (pas question de portables ou cellulaires en ces temps encore reculés). Je m'étais muni d'une carte prépayée suffisamment garnie, et avais subtilement modifié les horaires de promenade pour me caler sur ceux du Lapin.

⁸ Voir, du même auteur, *L'Abécédaire Lapin*, Éditions Édilivre, Paris 2021.

Un chef-d'œuvre de stratégie adultérine qui fonctionna si bien que, lorsque Monique fut remise, j'insistai pour poursuivre mon intérim de la corvée nocturne. Monique en fut soulagée, j'en tirai profit. La seule perplexe devant ces nouvelles façons de faire, ce fut Lyetta, dont les sorties, parfois fort longues, se passaient pour une bonne part assise dans une cabine téléphonique trop étroite, où elle devait écouter les fadaises envoyées par son maître à l'autre bout du monde connu.

Lyetta rejoignait ainsi Yksi comme complice de mes frasques amoureuses. Cette duplicité dura autant que mon contrat, un peu moins d'un an avant de choisir, par retraite très anticipée, de quitter Genève pour une Bretagne définitive.

Jeune pensionné et chienne encore jeune, Lyetta et moi parcourûmes au quotidien les terres du Yeun Ellez dans tous les sens qui se pouvaient imaginer. Les six ou sept heures selon les saisons qui séparaient mon horaire de celui de la Chine me permettaient d'accommoder la chèvre et le chou.

Plus besoin de multiplier les sorties guidées pour un chien dont la porte, jamais close, s'ouvrait sur l'ad libitum de visites du voisinage. S'il faisait trop frais, que la porte au soir demeurait fermée, Lyetta ne se faisait pas prier pour, pelotonnée au coin du feu, rêvasser à loisir devant l'âtre, tandis que Monique s'absorbait dans la télévision et que, à l'étage, dans la pièce que je m'étais attribuée comme bureau, je joignais à loisir le Lapin de début de journée par une connexion Skype dont nous maîtrisions tous les rouages, la distance horizontale et verticale entre le séjour du rez-de-chaussée et mon antre privative au premier étage étant telle que, la porte fermée et la télévision allumée, les échos de nos conversations ne perturbaient pas la tranquillité conjugale.

Le Lapin de fin de journée, je le sollicitais sur le coup de mes treize heures. Les emplettes quotidiennes et la fréquentation des bars justifiaient alors pleinement que je m'absente une bonne partie de la mi-journée. Le contact était établi cette fois à partir de la cabine publique du camping de la ville voisine. Peu de risque d'y être dérangé par une connaissance, les locaux

ne fréquentant pas, pourquoi le feraient-ils, ces aîtres touristiques.

Le temps du repos couvrait pour le Lapin une plage assez large – disons de 21 heures à 7 heures du matin pour elle, de 14 à 15 heures jusqu'à la mi-nuit des monts d'Arrée. Il me fallut quelque temps pour me rendre compte que ces horaires me permettaient largement de disposer à loisir de mes après-midi sans risquer de manquer un appel.

Cette constatation fut comme un soulagement, car j'étais en somme resté quasi cloîtré à Kermorvan durant plusieurs semaines, n'osant pas quitter mon poste d'écoute informatique de peur de déroger au principe de réponse immédiate aux sollicitations de Skype.

Lorsque Lapin dormait, elle n'appelait pas. Lyetta apprécia ce retour au bon sens, et j'en fus moi aussi soulagé. Nous pûmes ainsi nous aérer de conserve, soleil, grisaille, grains et crachin, grésil craquant sur lit de feuilles mortes ...

Nul besoin dans ce calme campagnard de fournir un exutoire aux besoins naturels. La promenade dite hygiénique du soir, celle qui évite les affres de la vessie

trop pleine ou du sphincter trop pressé, n'avait pas lieu d'être à Kermorvan. Lyetta sortait d'elle même en cas de besoin, par une porte qu'elle sollicitait du regard, « Cordon s'il vous plaît », pour s'en aller visiter les genêts, les bruyères voire le yucca du jardin.

Elle avait cependant gardé la nostalgie de notre complicité de Ferney-Voltaire et aurait bien aimé que je l'accompagne sous les étoiles, mais je ne cédaï pas. Par contre, lorsque Gwenaël et les siens nous visitaient, le trajet depuis Nantes les faisant arriver à la nuit tombée, je me faisais un malin plaisir de mettre les guides entre les mains de mon gendre, dont j'avais décrété qu'il assumerait la fonction de Promeneur d'Élite. Guillaume se pliait à ce caprice avec la bonne grâce qui le rend si charmant. Lyetta savait d'avance que sa cause était entendue, et n'avait de cesse de faire la ronde autour du chauffeur à peine délesté de ses bagages jusqu'à ce qu'il consente à engager le mousqueton dans l'anneau du collier et à franchir le seuil avec elle, dont la queue s'empanachait de joie.

Les années passèrent ainsi. Nos promenades étaient quotidiennes sauf lorsque, cela fut de plus en plus fréquent, d'impérieuses missions m'appelaient à l'autre bout du monde, en fait sur les terres du Lapin qui hébergeaient un projet de coopération technique longue durée auquel je me fis un devoir, un honneur et une joie de participer activement.

Lors de mes retours, je voyais Lyetta toujours prête à arpenter landes et tourbières, mais je remarquais aussi ses poils noirs qui blanchissaient un peu, et ses poils blancs qui grisonnaient un tantinet.

L'âge passe vite lorsque l'on est canin. Lyetta avait parfois bien du mal à s'extraire d'une mare ou d'une rivière, et je savais déjà, alors qu'elle crispait les griffes dans la glaise ripuaire pour se hisser à la force des épaules, que le lendemain il y aurait boiterie, vétérinaire et repos forcé.

Je démontais alors la roue avant du vélo, l'enfournais avec le cadre à l'arrière du break familial, et m'en allais seul chevaucher le long du canal de Nantes à Brest, heureux de rompre ainsi avec la promenade routinière, fût-ce en saprophyte d'une souffrance animale.

Monique, hélas, elle aussi prenait de l'âge, et s'essouffait chaque jour davantage à monter la volée de marches menant à notre chambre. Même si, égoïstement, je ne me plaignais pas trop de ce handicap qui, en journée comme en soirée, me préservait de toute intrusion dans la tanière, elle aussi située à l'étage, d'où je skypais Lapin de plus en plus souvent, je voyais bien la souffrance. Je ne m'étonnai donc pas quand elle se mit en quête d'autres pénates, orientées rez-de-chaussée.

Le temps de choisir, d'acheter, d'aménager, juillet 2013, nous nous installons à Plougasnou. La maison est belle, j'y ai mes aises au premier. Lyetta dispose d'un jardin à explorer. Certes, ce ne sont ni les surfaces ni la ruralité de Kermorvan, mais une chienne de désormais treize ans ne saurait s'en plaindre.

Monique avait un peu présumé de ses forces pour le déménagement. Elle fut contrainte à un repos de deux jours en milieu hospitalier. Le temps de tout déballer, d'installer et, pour Lyetta et moi, de découvrir les rues avoisinantes par

deux de ces belles soirées d'été qui, en Bretagne, semblent ne jamais vouloir connaître l'obscurité.

La découverte porte à s'enhardir. Quelques jours plus tard, nous faisons les honneurs de la nouvelle maison à quelques membres de la vaste cousinade, venus qui des Monts d'Arrée, qui du Trégor alentour.

La joie des retrouvailles fait que nul ne se rend compte que Lyetta a profité du portail grand ouvert à l'accueil de nos hôtes pour s'exfiltrer de la propriété.

Se tordant le cou pour, du premier étage, apercevoir la mer qui danse au-delà du champ de maïs voisin, un visiteur s'exclame. N'est-ce pas votre chien qui chemine là-bas ? Je scrute à mon tour, opine. Lyetta avait décidé de compléter son tour de ville, paisible truffe au vent. Hardie mais pas téméraire, elle nous revient bientôt, satisfaite de l'exploration. Ce fut sa seule escapade plouganiste.

Il nous fallut trouver de nouvelles marques pour nos déambulations quotidiennes. Le pays de Morlaix est bien plus civilisé que le Kreiz-Breizh, le remembrement y a considérablement

réduit l'étendue des chemins creux et autres halliers.

Il y est cependant une artère fameuse dans le petit monde des randonneurs, le GR 34, autrement dit le Chemin des Douaniers qui surplombe la côte de Saint Nazaire au Mont Saint-Michel, sur 2.000 kilomètres dont certains relèvent de la commune de Plougasnou.

Même si Paimpol n'a pas de falaises, la côte entre, disons, Beg Gracia et Beg An Fry connaît des à-pics spectaculaires. C'est du haut d'un de ces surplombs qu'un après-midi d'automne ensoleillé je m'embarque, avec Lyetta, sur le fameux chemin.

La trace est étroite, elle sinue à tout va, dénivelle allègrement. Le vent qui tournicote amène la rumeur de l'écume formée sur les brisants par une marée qui s'écrase jusqu'à quatre-vingt mètres plus bas. Et surtout, le sentier, étroit ruban de terre friable parsemé de brisures de roche, ne connaît ni visibilité, ni rambarde, ni garde-corps, ni aire de dépassement piétonnier.

La tête me tourne un peu à moi qui, petit, trouvais déjà vertigineuses les marches de la Tour Eiffel. J'avance donc

d'un pied parcimonieux qui contraste singulièrement avec l'enthousiasme dont Lyetta fait preuve.

Alors que l'âge commençait de la faire cahin-caher, plus souvent au repos qu'en randonnée, il semble que les douaniers l'aient dotée d'une seconde jeunesse. A peine délaissée à l'orée du sentier, elle qui voit de moins en moins et ne court plus guère dans la surdité qui s'installe, elle se précipite, comme poursuivant une proie, enfile les méandres sur les chapeaux de coussinets, demi-tourne à mi-côte pour regrimper vers moi et enfile une nouvelle descente ...

Nous devons être un de ces jours où les enseignants, qui forment le gros des randonneurs, avaient repris le harnais. Lyetta ne rencontra personne dans ses folles plongées, pas de terrain glissant ni de caillou ripant. Je réussis donc à l'agripper au sortir d'un lacet, à neutraliser ses ardeurs jusqu'à rejoindre notre point de parking. À peine cinquante mètres pour moi, mais une petite éternité. Lorsque je crapahute en retraite, je me refuse à imaginer le spectacle d'un chien dérapant sans contrôle, plongeant la gueule ouverte

du Run Glaz, le Tertre bleu-vert, vers l'écueil du Mouton noir.

J'appris par la suite qu'il était arrivé que des animaux tombent effectivement de ces hauteurs, que les sauveteurs purent parfois treuiller hors des abysses. J'en frémis encore lorsque des rêves m'agitent. Quant à Lyetta, l'idée même de danger semble ne pas l'avoir effleurée, et sans doute elle regretta la brièveté de cette séance de montagnes russes – atavisme du dénivelé.

Nos autres promenades furent de platitude. Les layons ne manquent pas alentour, qui permettent à un chien vieillissant de s'aérer de manière paisible, seyant à une arthrose qui s'installait chaque jour davantage.

La coopération technique entre deux fariboles chinoises m'amenait régulièrement en Palestine. Lorsque j'étais redevenu plouganiste temporaire, il fallait de plus en plus souvent aider Lyetta à grimper sur la banquette arrière de la voiture pour rejoindre notre itinéraire forestier. Je me disais parfois qu'un jour serait le dernier, et que peut-être il n'était

pas éloigné, quatorze ans c'est un bel âge pour un chien de cette taille.

Entre-temps Lyetta devenait de plus en plus un chien d'intérieur. Les soirs que j'étais là, elle aimait à se hisser à mes côtés sur le fauteuil, occupant tout mon giron de sa large carcasse. Encombrant témoignage d'affection, prescience d'une fin, Lyetta se préparait des nostalgies qu'elle dégusterait depuis son au-delà.

Un jour que je skypais à partir de Ramallah, il venait de neiger en quantités inhabituelles sur cette banlieue de Jérusalem, nous étions en janvier 2014, le blanc manteau me fit penser à la chienne moscovite sauvée des frimas. Je demandai des nouvelles de Lyetta.

C'est là que Monique m'avoua, comme soulagée que je m'enquière, que l'impotence s'aggravant, elle avait conduit Lyetta quelques jours plus tôt aux portes de l'empyrée des chiens, dont la seringue du vétérinaire détenait la clef. Elle n'avait pas eu le courage de me le rapporter.

Lyetta n'était plus.

Ce même jour, je décidai de quitter le projet Palestine. Je ne sais toujours pas s'il y avait un rapport.



ULYSSE

Ulysse a neuf ans et souffre de troubles vestibulaires. Hier, il s'étale en sautant d'un talus. Aujourd'hui, après une gambadée au cul d'un chat, d'un lièvre ou d'un lépidoptère, il se met à tituber en rejoignant le chemin, pour s'affaler et rester quelques instants incapable de se relever.

La vétérinaire de Lanmeur, sollicitée d'urgence, a reconnu la description que je lui faisais – la démarche d'Ulysse rappelait celle de Milou dans Tintin au Tibet, « Dog tippy-tippy, ah ah ah ! ». Une démarche ébriatique, dit-elle avec ses mots savants.

Déficiences de l'oreille interne, toute autre cause écartée par palpation et analyse sanguine. Cela passe normalement en quelques jours, douze fois deux pilules de Candilat™ pour oxygéner les méninges.

Certes je m'attendais à ce qu'Ulysse manifeste avant moi les signes de la sénescence. Même si, sur l'échelle de la

translation démographique, le curseur des grands chiens se positionne du côté de huit années l'unité, cela me surprend que nos courbes se croisent si tôt. Décidément il est temps d'emmancher ce chapitre, de peur que la situation ne s'aggrave trop vite pour l'épanadiplose.

*
* *

Lyetta disparue, Monique réduisit au minimum la période de deuil.

Elle était pressée du remplacement, pour combler un vide que mes absences récurrentes lui faisaient ressentir. Durant ces intermittences, elle s'était mise à l'informatique avec l'aide de tuteurs du voisinage, identifiés au forum des Associations. L'idée était que nous restions de pair en termes de communication, la souplesse et le bon marché de Skype la séduisirent.

Ces leçons fournissaient aussi l'accès à des sous-produits utiles, comme la recherche sur Internet.

C'est ainsi qu'elle dénicha le site du refuge de Landerneau, et ses pages

illustrées de candidats à l'adoption. Parmi lesquels elle fut immédiatement séduite par un tout jeune labrador, souriant à la caméra de toutes ses babines. Jour après jour, elle vérifiait qu'Ulysse le déjà-nommé n'avait pas été confié à une autre affection – attendant mon retour de Chine pour acter une démarche.

A peine rapatrié me voici donc embarqué pour la Journée adoption organisée par le Refuge dans les alentours de Brest.

Monique bout d'impatience. Elle cherche à ne pas le montrer, mais après un premier tour infructueux des dizaines d'enclos pliants hébergeant chacun un chien attendant que son sort préoccupe, elle alpague au hasard la première personne chez qui elle pense déceler l'étoffe d'une préposée, s'enquiert d'un ton presque angoissé « Ulysse n'est pas là ? Je suis venue exprès pour lui, nous habitons si loin ... »

Bonne pioche, la personne apostrophée est effectivement bénévole de l'association. Elle connaît Ulysse, explique que sa venue était incertaine jusqu'au dernier moment à cause de problèmes digestifs heureusement résolus, que cette

décision tardive quant à sa participation a conduit à le poser un peu à l'écart. « Venez, je vous conduis jusqu'à lui. »

La Journée adoption se déroule dans un grand hall, annexe d'une animalerie qui profite des rencontres qu'elle héberge pour placer ses produits. Derrière un pilier du hangar, le chiot est en effet présent, robe blanche immaculée et taille déjà respectable.

Monique constate, elle dit immédiatement : « Nous le prenons ». La bénévoles, sans doute rompue à de tels enthousiasmes, précise que les choses ne sont pas tout à fait aussi simples, qu'il y a des formalités, que certaines vérifications sont nécessaires pour éviter les malentendus, les regrets et les litiges, que le mieux c'est de se poser un moment au bureau, pour faire le tour de la question.

Elles s'en vont donc faire l'inventaire de nos qualités d'adoptants et de l'idonéité de notre foyer, me laissant seul avec une motte de poils dont je pressens qu'elle fera bientôt partie de notre quotidien.

Ulysse et moi nous regardons. Je lui dis quelques mots de circonstances, style « Tu vas venir chez nous, j'espère que tu t'y

plairas », Ulysse fait semblant d'écouter, il est poli, renifle les doigts que je lui tends par-dessus la rambarde, rien qui le rebute, l'odeur de nicotine en a disparu depuis luron lurette, nous avons fait connaissance.

Monique revient, radieuse. Nous sommes agréés, elle a signé les papiers, on peut y aller. J'objecte, non au fait accompli, je n'en attendais pas moins de sa détermination et Ulysse a su me séduire, mais en raison de notre impréparation. Puisque nous sommes dans une animalerie, achetons-y ce qu'il convient. Lyetta vivait à la spartiate ou plutôt à l'humaine, Ulysse peut prétendre à un confort canin.

C'est donc un labrador avec tous ses accessoires, panier, gamelle, jouets, plaid, qui prend la route de Plougasnou, trônant à l'arrière d'une Laguna qu'il eut la délicatesse de ne souiller par aucun orifice.

Monique avait décidé de prendre les choses en mains. Pour dire le vrai, il n'était pas pour me déplaire d'abdiquer toute responsabilité concernant l'accueil de ce nouveau membre de la famille. D'une part, mes allers et venues me fixaient presque

autant à Pékin que dans le Trégor ; d'autre part je ne me ressentais pas trop d'assumer des devoirs envers un foyer que je souhaitais quitter.

Ulysse ne serait pas le chien de Jean de Nivelles, au contraire de ses prédécesseurs. Son jeune âge plaide en faveur de l'éducation. De sa robe aussi blanche que ses crocs et de son incapacité à lever la patte, une posture qui, nous dit-on, est adoptée par les mâles vers leur quinzième mois, le vétérinaire infère une naissance en avril 2013.

Ulysse va sur ses un an, l'âge de raison des chiens, la bonne période pour commencer de fréquenter l'école. L'éducateur, choisi lui aussi sur internet, présente le grand avantage de débiter dans la carrière, et de devoir se plier aux exigences de sa clientèle en devenir. Il accepte donc de se déplacer depuis le Moulin de la Salle en Plouigneau, une grosse poignée de kilomètres, pour dispenser sur une quinzaine de jours autant de leçons d'une heure.

La formation fut relativement efficace, je puis en témoigner pour avoir participé à une ou deux séances, j'étais de retour pour

le 1^{er} mai. Manié à bout de longe de dix mètres, sollicité du geste et de la voix, récompensé à hauteur de son obéissance, Ulysse apprend vite quelques instructions auxquelles il accepte, la plupart du temps, de déférer. Même si cela se mélange parfois un peu dans sa caboche, « Aux pieds » étant par exemple interprété comme « Pas bouger », et si certaines notions de base comme « Chercher la balle » ou « Porter la laisse » semblent lui échapper complètement, Ulysse est devenu au sortir de sa quinzaine diplômante un chien fort civilisé, dont la bonne tenue attire autant de compliments que son élégance racée.

L'éducateur n'a pas disparu de sa vie, une fois terminée l'éducation de base.

C'est toujours chez lui qu'Ulysse prend pension, à chaque occasion de déplacement amenant à lui chercher un hébergement, de courte durée, d'intermittence ou de récurrence. Il est d'autant mieux accueilli au Moulin de la Salle qu'Anthony, son premier maître, le considère un peu comme une mascotte, le chien qui a contribué au lancement d'une entreprise désormais florissante.

Car si Ulysse ne pratique pas les longs déplacements intercontinentaux comme ses prédécesseurs, il est durant le premier lustre et demi de son existence loin d'une vie casanière.

Mes absences fréquentes pour frayer à Pékin comme ailleurs faisaient reposer sur Monique la charge de la bête. Passé l'enthousiasme de l'acquisition, il lui fallut reconnaître qu'un Labrador dans la force de l'âge avait besoin de davantage d'exercice que ce que lui permettait un souffle de plus en plus court. La promenade quotidienne fut donc déléguée.

Un jeune homme, Joffrey, entretenait le jardin sur recommandation cousinale. Cet espace ne suffisant pas aux ébats du chien, il y avait comme une logique à ce que le curateur devînt aussi celui du contenu. C'est donc comme par métonymie que Joffrey, sa journée finie, venait faire se dégourdir Ulysse pour une heure quotidienne attendue avec grande impatience.

Je prenais le relais lorsque je retouchais base. Le voisinage me considérait alors presque avec suspicion. Qui étais-je pour

avoir ainsi pris la laisse des mains de ce charmant jeune homme ?

Ceci pour les promenades de proximité. Avec moi, Ulysse se dégourdissait deux fois par jour. Le matin nous tournions autour des pâtés de maison, l'après-midi je nous déposais en voiture pour des circuits plus dépaysants, variés dans la limite du disponible, le Trégor pédestre offrant davantage de terres remembrées que de sentes et de layons.

L'idée était de varier les plaisirs, et de trouver chaque jour une boucle différente, pour une heure quadrupède si possible loin des menaces du trafic automobile. J'avais étudié les cartes et les guides du coin, j'utilisais quand le réseau le permettait les outils GPS du téléphone portable pour retrouver notre véhicule au sortir des bois, des futaies et des fourrés. L'art canin de la promenade s'est lui aussi modernisé.

Il paraît que peu chaut aux chiens l'endroit où on les amène. Ce qui compte c'est la liberté de mouvement, de sentir, de poursuivre. Ils savent faire du neuf avec du vieux, se plaisent à reflairer leurs anciennes brisées et se font une joie de

retrouver sans la moindre hésitation l'itinéraire qu'ils ont emprunté la veille.

L'humain accompagnant apprécie cependant un peu plus de variété. Ulysse ne s'est jamais plaint de devoir changer de terroir. Petit à petit, je nous trouvais une dénomination pour les diverses cheminades que nous empruntions.

Il y avait, sur la route de Lanmeur, la tournée du Chien à Double niche, du nom de ce gardien de ferme dont les maitres avaient coiffé la niche en bois d'un deuxième toit sans doute pour atténuer d'un effet de double couverture la sensation de froid par les nuits hivernales. Il y avait, vers l'étang de Mesquéau, le circuit du Chien musicien, du nom de celui dont la propriétaire, de peur de le perdre dans les bois profonds, avait accroché au collier des grelots tintinnabulant comme la clarine d'une laitière à l'alpage. Il y avait vers Saint Jean du Doigt la route du Chien breton, ainsi nommé parce que c'est dans cette langue que sa jeune maîtresse lui passait les instructions. Puis d'autres encore, vers Christ en Guimaëc, vers Treuzcoat, le Bois lointain, aux portes de Pleyber Christ, à la pointe de Primel, le

long du Dourduff ... Chaque jour un circuit, un circuit pour chaque jour.

La technique photographique permet de fixer les souvenirs de ces périple. L'ukase sanitaire nous confinant durant de longues heures de trop longs jours motivant à la recherche de distractions nouvelles, j'ai pioché dans diverses boites à gâteaux suffisamment de clichés pour confectionner un album-souvenir consacré à la gent canine dans sa familiarité. Ulysse s'y taille une place importante – c'est un chien 4G, dont la trombine figure plus souvent que la mienne sur la photo de profil de ma, j'allais écrire de notre page Facebook.

La chronologie des images reflète d'ailleurs toutes les nuances de beige de sa robe, et toutes les tailles de replétude de sa silhouette.

Le labrador présente au moins deux particularités. La première est que sa robe, d'un blanc immaculé dans la prime enfance, passe par toutes les teintes de sable à mesure qu'il prend de l'âge. Le camaïeu du poil témoigne ainsi des vicissitudes de l'existence, comme les anneaux cerclent le tronc d'un arbre.

Seconde caractéristique des labradors, leur gulosité. Ces chiens mériteraient de devenir citoyens d'honneur de la ville de Canton, tant ils mangent de tout à toute heure, sans jamais se lasser.

Ulysse ne déroge pas à cette prédisposition, et les photos témoignent de l'inflation constante l'ayant amené en quelques années au stade pré-obèse de la bonne chère.

Il n'y avait guère de remède au déblanchiment, mais une vétérinaire opiniâtre nous convainquit que le surpoids n'était pas une fatalité. Elle était, au vu du gabarit des maîtres, bien optimiste de miser ses kopecks sur leur chien. Pourtant, dans l'ensemble, cela fonctionna. Croquettes et boîtes de régime, haricots verts pour faire taire les gargouillis en garnissant de fibres des entrailles vacantes. Comme promet l'Apocalypse « A ceus qui par sobreté venquent gulosité promet Nostre Sire Deu la doce manne del ciel »⁹.

⁹ Léopold Delisle et Paul Meyer, *L'Apocalypse en Français au XIII^e Siècle*

Sur ses années de régime, Ulysse aura perdu, puis regagné, puis reperdu à chaque fois une bonne vingtaine de livres, au gré des entorses à un régime ne souffrant plus d'exception dès le moindre signe de reprise d'embonpoint, c'est-à-dire après quasiment chaque pesée chez la madame docteur des chiens.

Ulysse a toujours été un fidèle client du vétérinaire. Ses fréquentations vont bien au-delà des obligations vaccinales, et son carnet de santé est gonflé des feuilles de soins et ordonnances qui lui émaillent l'existence.

Je me suis demandé ce qui avait pu motiver sa famille précédente à l'abandonner déjà âgé de douze mois aux bons soins du refuge de Landerneau. Les responsables ont été plus que discrets sur ce point, secret professionnel on non-réponse à des questions que nous n'avons pas posées. Le cours est donc libre à l'imagination, la mienne fantasmant un constat de carence rendant le chien impropre à la chasse ou aux concours de beauté, tare dirimante justifiant l'abandon par des maîtres eugénistes.

Ulysse il est vrai a les extrémité vulnérables. Homère l'aurait sans doute ainsi célébré dans l'Iliade, *Αδύναμος Οδυσσεύς*, Ulysse aux Pattes fragiles.

La première entorse de griffe, il l'a subie très jeune. Il venait de nous rejoindre depuis quelques semaines, gambadait aux confins d'une prairie fraîchement coupée pour la fenaison, quand j'entendis tout soudain un jappement, et vis un Ulysse me revenir quasiment sur trois pattes. L'interprétation médicale fut qu'il avait dû s'emberlificoter la patte dans un grillage et se luxer une phalange. Radio, piqûre, cachets, repos, la routine s'installait qui devait se répéter bien une fois l'an, exclusivement lorsque j'étais présent. Sous d'autres guides, les promenades étaient plutôt laissées et les risques d'accident carpo-tarsiens bien plus limités.

Ulysse, apparemment, ne m'en veut pas des risques qu'il prend lors de nos sorties. En fait, j'ai l'impression qu'il apprécie ses visites chez le vétérinaire. Cela commence lorsque la patte lui fait mal, ou, cela arrive aussi, lorsque la fréquentation prolongée du béton au chenil lui provoque des durillons d'avant-bras, si le gastrique ne

suit pas, qu'une toux s'en mêle, par une œillade il demande des secours, monte en voiture sans barguigner une fois le rendez-vous pris.

Arrivé au cabinet, il se juche de lui-même sur la balance près de la porte d'entrée, me fait constater ses progrès ou son laisser-aller, puis s'assied comme une grande personne à mes côtés dans la salle d'attente, oreilles à l'écoute pour ne pas risquer de manquer le moment où l'on nous appellera.

Lorsque ce moment vient et qu'il n'est pas trop affecté par une maladie ou un handicap, il se précipite à la suite de la blouse blanche, me treuillant dans son sillage. En salle d'examen, il va se percher une seconde fois sur la balance qui fait là pendant à celle de l'entrée pour une pesée cette fois officielle, regarde la table de consultation descendre sur ses vérins, saute dessus en vieux briscard dès qu'elle est à hauteur, et se prête patiemment à toutes les palpations, mesures, injections que son état requiert.

La médication à domicile est tout aussi simple. Lorsqu'il est sous cachets pour une ou deux semaines, pas question que je

l'oublie. Au moment du repas, Ulysse va de lui-même s'asseoir devant la console où j'ai posé la plaquette de pilules. Si le traitement par voie buccale consiste en lui enfourner une seringuée d'emplâtre gluant, c'est tout juste si au moment fatidique il n'ouvre pas la bouche en fermant les yeux.

Sans doute pressent-il que tout cela est pour son bien. Il sait aussi que son bon vouloir lui vaudra des compliments – j'ai l'impression qu'il biche lorsque la Madame docteur des Chiens l'appelle « Mon Loulou » –, et même des friandises qui, pour être de régime, n'en sont pas moins goûtues.

Le régime, obsession des vétérinaires, des maitres et du chien depuis que, un jour de visite de routine pour le vaccin des 2 ans, il fut constaté un poids de 42 kilos, soit une bonne dizaine au-dessus d'une saine normalité.

Panique à bord, mesures drastiques – le yoyo infernal était amorcé. Le carnet de santé enregistre les objectifs inatteignables, aussi bien que les succès ou les rechutes.

L'IMC des chiens est certes assez peu documenté, mais les efforts imposés à Ulysse sont bien réels et, au final, suffisamment probants pour mériter des félicitations. Félicitations du vétérinaire qui dispose enfin d'un exemple probant sur l'efficacité des croquettes, félicitations des passants qui s'étonnent de la sveltesse préservée d'un labrador aux couleurs nettement adultes, félicitations d'Anthony l'hébergeur, qui hérite à chaque séjour d'un sac de croquettes de régime pour ne pas déroger au régime.

En contrôlant son poids, Ulysse préserve sa vitalité. Dès qu'il rencontre un de ses congénères, il se lance dans des invites au jeu dépourvues d'ambiguïté. Pour la sécurité des maîtres il vaut mieux alors que les protagonistes soient hors liens, sauf à risquer des nœuds et entrelacs menaçant ligotage et déséquilibre des bipèdes. Il n'y a guère que dans les 101 Dalmatiens que ces imbroglios de laisses emmêlées se finissent en idylle. Dans la vraie vie, ce sont plutôt plaintes, acrimonies, bleus et égratignures.

Lorsqu'au détour d'une venelle nous voyons venir un autre canidé en liberté, je

détache Ulysse pour égaliser les chances. S'ensuit alors, si le venant est nouveau, une sorte de curieux ballet d'approche, chaque chien s'immobilisant sur son lot de chemin, faisant ensuite un pas précautionneux, puis l'autre, en direction adverse, jusqu'à ce que senteurs et effluves aient rassuré les deux parties, et qu'une explosion de joie les fasse courir de rencontre puis de conserve pour quelques secondes ou quelques minutes, jusqu'à ce que chacun reprenne la direction de ses propres opérations.

Si le chien d'en face est attaché, je réduis la corde à la longueur d'une laisse commune, puis Ulysse et moi demandons poliment au propriétaire d'en face si le lâcher de chiens lui semble envisageable. Réponse oui, suite comme au paragraphe précédent. Réponse plutôt non, nous poursuivons notre bonhomme de chemin.

Nombreuses ont été les rencontres itinérantes. Certaines fortuites et uniques, d'autres récurrentes. Dans l'ensemble aucun incident à déplorer, sauf cette fois, du côté johannidigital, vers la Vallée des Moulins, où ce chien en laisse croisant notre chemin a, sans crier gare autrement

que du fond de la gorge, fait claquer des crocs en un bruit quelque peu feutré suivi de la plainte aigüe d'un Ulysse tout soudain désireux d'accélérer le pas.

Je le croyais simplement choqué par une telle agressivité mais je me rends compte, en préparant sa gamelle du soir, que les pas du chien suivant les miens du frigidaire à l'évier, au vaisselier puis au coin repas, étaient constellés de taches vermillonnées. Le feutré du claquement, c'était un bout d'oreille bien entamé, comme une prise de pion d'échecs, en passant.

Ce n'est certes pas Ulysse qui aurait ainsi joué les Mike Tyson¹⁰ canins !

Comme me l'a fait remarquer la propriétaire d'un chien de rencontre fréquente, Ulysse n'est pas l'archétype du mâle dominant. Il aime la compagnie. Il fait bon accueil aux chiens perdus que parfois nous croisons et qui nous accompagnent,

¹⁰ Mike Tyson était un champion de boxe américain, aussi célèbre par ses frasques et ses rodomontades que par ses exploits sportifs. Il est notamment connu pour avoir coupé avec ses dents un bout d'oreille à un adversaire, lors d'un combat pour le championnat du monde.

l'œil humide de sollicitation, pour retrouver par notre intermédiaire leurs pénates légitimes – coup de fil à un numéro gravé sur une médaille en sautoir ou lecture de puce par le vétérinaire des environs.

Ulysse aurait, à chaque fois que cela s'est produit, au moins trois occurrences dont je me souviens, bien souhaité que l'on ne retrouve pas la trace des autres maîtres. Il se sent seul un peu, avec moi dans une maison trop grande.

C'est dire s'il est ravi de recevoir ses cousins, c'est ainsi que je désigne génériquement les chiens de Madenn, Cheveyo¹¹, monsieur, une sorte de Spitz placide à pattes courtes, Kira, madame, aux multiples origines, incroyablement rapide, grande séductrice malgré son bec de lièvre, ayant vécu deux unions féconde avec des chiens de hasard, un chihuahua et un terrier.

Ces trois-là s'entendent comme larrons en foire, respectent chacun les prés-carrés des deux autres, se promènent en mini-

¹¹ Cheveyo nous a quittés, très tôt et abruptement, alors que je relisais les épreuves de ce chapitre.

meute, les plus rapides attendant le plus lent au tournant, partagent leur gamelle d'eau et sont tous au régime puisqu'Ulysse doit se surveiller.

Lorsque, le week-end terminé, il voit ses deux cousins regagner leur chez-eux, Ulysse s'offre une déprimette. Il pousse de grands soupirs avant de réinvestir la couche que les autres ont accaparée durant leur visite, dédaigne les haricots verts en solidarité avec les cousins perdus.

Certes, cette abnégation cède vite aux sollicitations du gargouillis intestinal, mais le geste aura été posé. Ulysse est un être sociable, qui apprécie la bonne compagnie.

Pas celle des chats, je ne sais pas pourquoi. Il lui suffit d'en entrevoir un pour aussitôt se ruer à sa poursuite, au point qu'une fois ou deux une longe un peu usée s'est trouvée brisée nette. Il n'a jamais réussi à attraper un chat, mais s'y évertue sans lassitude. Sauf pour ces félins qui savent se mettre sous la protection d'un chien costaud et bienveillant, il y en a deux dans nos parages pour lesquels Ulysse affiche le mépris que l'on réserve aux traîtres.

Ulysse aime aussi les humains, quels qu'ils soient. Mes compagnons de café à la terrasse du bar de la Place, lesquels contribuent à ses phases d'inflation densimétrique en lui partageant les friandises accompagnant les boissons chaudes. Ou le facteur qui, lorsqu'il livre un paquet, n'hésite pas à entrer sur la propriété pour l'y déposer lorsque la boîte à lettre offre un espace trop congru. Ulysse le fier gardien, le labrador silencieux, la première fois qu'il s'est surpris à aboyer, le son de sa grosse voix l'a fait sursauter, accompagne alors le visiteur du portail vers le seuil de la maison, sa corde à nœuds en bouche si d'aventure l'autre voulait jouer à la lancer. S'il y en a dans notre rue si calme, les cambrioleurs n'ont qu'à bien se tenir !

La sociabilité d'Ulysse va parfois jusqu'à gêner un peu celles et ceux à qui elle est destinée. Dès qu'il aperçoit une silhouette il va courir vers elle, comme s'ils se connaissaient de longue date, et cette masse accourant oreilles et langue au vent peut, je le conçois, décontenancer ses cibles.

Je me souviens en particulier de cette après-midi de printemps, Ulysse avait deux ans, quelques baigneurs intrépides sur la plage partagée entre Plougasnou et Saint Jean du Doigt.

Ulysse courait sans malice sur le sable de marée basse. Il venait de découvrir l'eau salée et le croquant des algues vésiculeuses, voulut partager son enthousiasme avec une baigneuse sortant son néoprène de vagues vivifiantes.

Las, la baigneuse craint les chiens. Elle trépigne sur place en glousseyant de peur. Ulysse qui croit à un jeu gambade de plus belle et lui aboie aux basques. Bref, comme il s'agissait de l'adjointe au maire avec qui j'avais pris rendez-vous pour le lendemain, je voulais proposer d'aider à construire la démocratie participative sur la commune, je ne fus pas surpris de voir, les jours suivants, l'arrêté d'interdiction aux chiens placardé sur toutes les plages de Plougasnou.

Ulysse aime les humains, et il aimait, je crois, beaucoup Monique. Leurs longues périodes de solitude partagée y auront sans doute contribué.

Lors de la fin, j'étais revenu d'urgence de Pékin pour répondre au muet appel au secours de Madenn constatant l'inéluctable. J'avais récupéré Ulysse chez son logeur où il avait été placé lors de mon retour vers Pékin moins d'une semaine auparavant, Monique était trop faible pour s'en occuper fût-ce avec l'aide de Joffrey. Ulysse était donc présent lors du dernier transfert d'urgence de sa maîtresse vers un hôpital dont elle ne revint jamais.

Lorsque tête basse nous retournons à la maison en fin d'après-midi, Ulysse ne nous fait pas la fête. Il semble nous compter quand nous passons le portail, Madenn, puis Gwenaël, puis moi qui referme le battant.

C'est alors comme si le chien nous avait comptés. Il me regarde, surpris, l'air de dire « Il en manque une ? ». Le soir venu, alors que je suis seul dans la couche, Ulysse partage l'espace comme, me disait Monique, il le faisait avec elle en début de nuit lorsque j'étais absent.

Allongé en travers du plaid, il pose le museau sur les pattes avant, ne ferme pas les yeux, mais jette un œil vers le bureau où, d'ordinaire, Monique tapotait

l'ordinateur pour des jeux de société avant de rejoindre le lit où l'insomnie la guettait.

Ulysse regarde vers le bureau. Personne n'est assis devant, l'ordinateur n'est pas ouvert, la lampe est éteinte. Alors il me considère, allongé à son côté, soupire à la mode canine, se secoue, descend du lit pour rejoindre sa corbeille dans la salle à manger.

C'est à ce moment, par mimique d'Ulysse, que j'ai ressenti notre future double solitude, et qu'une sorte de sanglot m'a secoué la glotte.

Depuis, nous partageons nos désœuvrements. Presque inséparables, surtout maintenant qu'une gestion particulièrement stricte du suivi du COVID me bloque hors de Chine.

Durant plus d'un an, d'octobre 2018 à décembre 2019, Ulysse résidait presque en pension continue au Moulin de la Salle. Je me vivais la Chine à pleines dents, et avais mis en place un virement automatique pour défrayer son hôte. Il faudra des années pour épuiser le crédit d'hébergement accumulé. J'ai continué pendant près d'une autre année à payer son loyer alors que les contingences

m'empêchaient de voyager et que donc Ulysse résidait à domicile. J'espérais toujours, j'espérais encore que la Chine me rouvrirait ses portes avec un virus terrassé tout aussi bien Urbi qu'Orbi. Les séjours à venir chez Anthony sont donc en somme pré-financés.

Car Ulysse connaît encore quelques courtes résidences au Moulin de la Salle. Il y retourne avec plaisir lors de mes visites à Nantes, ou pendant nos vacances augustines, une semaine familiale dans une villa ensoleillée et piscinée, c'est devenu une tradition.

La très grande partie du temps, comme ce soir où je le décris, nous sommes seuls. Ulysse dort sur le lit d'où je vais le chasser quand mes yeux ne distingueront plus les touches du clavier. Il sera alors deux heures, ou trois, du matin.

Vers sept heures, il viendra essayer de me faire lever pour préparer le premier de ses deux repas quotidiens. Le régime est toujours là, Ulysse vit avec la faim au ventre. Croquettes basses calories et haricots verts servis, je me sustenterai, avant d'aller me recoucher jusqu'à dix ou onze heures et notre première promenade.

Depuis le Grand Confinement nous sortons trois fois par jour. Quelque 11 à 12.000 pas quotidiens pour moi, sans doute bien plus pour lui.

Quand il estime venue l'heure de la sortie, qu'il sent un frémissement dans l'air, si je m'assieds pour mettre des chaussures, que je décroche un K-way du porte-manteaux ou mette le four à chauffer pour le dîner qui suivra la balade, Ulysse se prépare aussi. Étirement avant, étirement arrière, lapage d'eau pour éviter la déshydratation, il est prêt et n'attend plus que mon bon vouloir.

Nous avons aussi des rites de retour, variant selon le quantième de la promenade. Après celle du matin, une oreille de porc entière, séchée à l'air, sans additif ni conservateur, un superbe produit venu tout droit de Germanie.

Il faut bien un quart d'heure pour ramollir l'objet et l'ingérer au milieu de la pelouse où il fut précautionneusement transporté, une friandise pour faire passer la pilule de l'abandon qui va suivre, la porte du garage grince, cela veut dire que je vais enfourcher la bicyclette pour rejoindre mes comparses au Café de la Place.

Après la sortie de l'après-midi, le rituel des biscuits de régime. Ils sont si petits, si légers et si peu caloriques que j'ai estimé à sept unités la dose quotidienne acceptable, engloutie un par un, assis et attentif à la comptine inventée pour la circonstance – « Biscuit un, c'est ça qu'est bien ; biscuit deux, c'est encore mieux ; biscuit trois, mais quel émoi ! biscuit quat', crème de kumqat ; biscuit cinq, j'ai l'œil qui blinke ; biscuit six, est un délice ; biscuit sept, bedon qui pête ! »

Je ne pense pas qu'Ulysse soit un de ces animaux surdoués qui savent compter, mais il sait bien qu'après Biscuit sept il n'y aura plus d'offrande. Il déglutit donc le septième os-gâteau, quitte la position assise et va s'affaler sur son coussin pour un petit somme entre deux activités.

La dernière mise en jambes de la journée est rondement menée. Elle précède en effet un repas du soir d'autant plus attendu que le ventre s'est vidé depuis les aurores. À peine le temps de souhaiter « Bon appétit » que la moitié de la pâtée est avalée.

Je dis vraiment « Bon appétit ». Car je parle à Ulysse, même si nous ne

convertissons pas. Je lui parle, histoire de ne pas oublier le son de ma propre voix entre une séance au Café de la Place et un appel WeChat – le What’s App chinois – avec un Lapin dont la patience et la constance m’émeuvent, me confortent, me stimulent et parfois m’irritent de leur résignation sous-jacente.

Le temps passe. Je le dis à Ulysse, qui ne fait pas même semblant de m’écouter.

Les seules fois où il paraît s’intéresser à ce que je profère, c’est quand la leçon de chinois à distance qui m’est prodiguée touche à sa fin. Comme s’il comprenait que des sons comme Xièxie, Zàijiàn, merci, au revoir, marquaient la fin d’une activité et autorisaient le passage à la suivante, la promenade de fin de matinée.

Ainsi donc vont les choses entre nous. Cela fera bientôt quatre ans que Monique nous a quittés, trente mois que, COVID oblige, Ulysse et moi nous supportons l’un l’autre, au sens soutenir du terme, dans une relation quasi-exclusive.

Ulysse a désormais neuf ans. Il souffre de troubles vestibulaires ...

Plougasnou, juillet 2022.

